



HAL
open science

Engagement radical, extrême ou violent : Basculement ou “continuation” de soi ?

Caroline Guibet Lafaye

► **To cite this version:**

Caroline Guibet Lafaye. Engagement radical, extrême ou violent : Basculement ou “continuation” de soi ?. Cahiers Sens Public, 2017, pp.1-42. hal-01565102

HAL Id: hal-01565102

<https://hal.science/hal-01565102>

Submitted on 19 Jul 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ENGAGEMENT RADICAL, EXTREME OU VIOLENT : BASCULEMENT OU “CONTINUATION” DE SOI ?¹

Caroline GUBET LAFAYE²

« There are men who struggle for a day and they are good. There are men who struggle for a year and they are better. There are men who struggle many years, and they are better still. But there are those who struggle all their lives: These are the indispensable ones. » (Brecht, 1930)

Résumé : L'interprétation de la violence politique est placée, de façon récurrente, par les *media* comme par le discours politique institutionnel sous le paradigme du « basculement ». Les sciences sociales y voient un engagement à « haut risque » (McAdam, 1986). Afin d'éprouver la validité de ces interprétations, nous avons mené une enquête par entretiens approfondis auprès de l'extrême gauche française. À partir de ces entretiens, nous proposons une détermination de l'engagement radical, nourrie de la parole des acteurs. Il s'avère alors présenter la double caractéristique d'être coextensif à la vie de l'individu et indissociable du fait d'être acteur de ses convictions politiques, en réponse à une injonction morale à l'action. Ces caractéristiques appellent une relecture critique de la thèse de l'entrée en radicalité comme « basculement », montrant que, concernant l'extrême gauche française au moins, il s'agit plutôt d'une prise de conscience, perçue par l'acteur comme irréversible, mais s'inscrivant cependant dans la continuité d'un parcours de vie. Une nouvelle détermination de l'engagement, décrit comme radical, émerge alors en référence à ces deux caractéristiques

¹ Ce travail a été réalisé dans le cadre du laboratoire d'excellence Tepsis porté par l'EHESS, portant la référence ANR-11-LABX-0067. Une version réduite de ce texte a été publiée dans la revue à comité de lecture *Sens Public*, 2017, <http://www.sens-public.org/>. Nos remerciements vont à l'ensemble des personnes qui ont participé à l'enquête mais en particulier aux membres des groupes historiques sans lequel ce travail n'aurait pas eu cette ampleur.

² CNRS, Centre Émile Durkheim (Univ. de Bordeaux – Sciences Po), Département Sciences Humaines et Sociales, 3 ter Place de la Victoire, 33076 Bordeaux. Contact : c.guibetlafaye@wanadoo.fr.

non psychologisantes mais de nature descriptive. Elle constitue une interprétation renouvelée de l'engagement radical, formulée par Doug McAdam (1986) et reprise jusqu'alors dans la littérature (Sommier, 2012), en termes de haut coût et de haut risque.

Mots-clefs : Engagement, radicalisation, alternation, illusion rétrospective, extrême gauche, Action Directe.

Abstract: Political violence has previously been understood, by media and by politics, as a result of a subjective "swing". Social sciences view this commitment as "high risk activism". To test the validity of this interpretation, we carried out a sociological survey centered on the French extreme left wing. Based on these interviews, we propose a conception of radical commitment characterized by two properties: firstly, the fact of being an integral part of a life course, and secondly the fact of acting out one's personal convictions and being driven by a moral duty. Therefore we propose a critic of the "swing" interpretation and show that, for the extreme left wing, the crucial point is an irreversible awareness which, nevertheless, is part and parcel of the continuity of a biographical trajectory. These two properties suggest a new characterisation of radical commitment as regards that proposed by Doug McAdam (1986), in terms of "high risk" and "high cost", still referred to currently (Sommier, 2012).

Key words: Commitment, alternation, radicalisation, retrospective illusion, extreme left wing, Action Directe.

Introduction

Il est courant aujourd'hui, dans les *media* et les discours politiques, de considérer que l'appartenance à un groupe qualifié de radical, tout comme l'usage de la violence politique, procède d'un « basculement » (Lars Erslev, 2015), l'individu « tombant » dans la violence ou dans une idéologie l'y conduisant¹. Pourtant lorsque l'on considère les carrières des acteurs, il apparaît que la radicalité résulte plutôt d'un processus « incrémental », d'une construction « pas à pas », dont l'élucidation du déroulement permet d'en assurer l'intelligibilité (voir Collovald et Gaïti, 2006, p. 32). Ces étapes successives peuvent, dans les faits, être difficiles à situer temporellement, voire à identifier. Elles s'apparentent à autant de « petits » choix successifs dont aucun n'apparaît significatif en soi mais qui *in fine*, par effets de seuils et de cliquets, rendent difficile tout retour en arrière.

Les études relatives aux processus de radicalisation se sont placées, au cours des dernières décennies, que ce soit en Amérique du Nord (Arena et Arrigo, 2005) ou en France, sous le signe de la sociologie interactionniste. Au sein de ce champ, s'est opérée une substitution de la prise en compte du pourquoi de l'engagement au profit du comment, délaissant l'examen de ses causes générales pour aborder les phénomènes processuels d'une radicalisation procédant « pas à pas », conformément au « modèle séquentiel » de Becker (1985, p. 46). Ces études ont également conduit à privilégier une perspective configurationnelle, centrée sur les relations entre le contexte politique (et particulièrement ses caractéristiques idéologiques), le cadre organisationnel et l'individu (voir Taylor et Horgan, 2006 ; Sommier, 2012)². Elles se sont enfin appuyées sur les histoires de vie, à partir desquelles sont mis en relation ces trois niveaux d'analyse (*i.e.* macro, méso et micro) (voir Della Porta, 1995) et articulés les différents temps de l'engagement (temps social, temps de l'organisation, temps biographique)). La présente démarche s'inscrit dans ce troisième volet, consistant à explorer

¹ La focalisation sur la violence tend à masquer le fait que la plupart des individus qui l'ont mise en œuvre ont, par ailleurs, un engagement politique indépendamment de ces moyens d'action, ponctuellement convoqués.

² Pour une illustration de cette articulation, voir Sommier, 2012.

les histoires de vie pour comprendre les effets du contexte, des organisations et des caractéristiques individuelles dans les carrières en radicalité. Nous insisterons en particulier sur les « transformations subjectives » portées par ces processus et qui, conjointement aux « transformations objectives », ont mené les acteurs vers l'usage de la violence politique. Nous serons conduits, de la sorte, à prendre certaines distances avec l'interprétation en termes de basculement qui tend, à tort, à déduire du résultat – *i.e.* l'usage de la violence – les raisons qui y ont conduit.

Le vocabulaire politique et médiatique a été envahi, en France, depuis 2013 par la notion de radicalisation (voir Guibet Lafaye, 2016b ; Guibet Lafaye et Brochard, 2016 ; Guibet Lafaye, 2018), s'appuyant parallèlement, pour expliquer la violence politique, sur des paradigmes psychologisants (Guibet Lafaye, 2016, 2017a). Pourtant, au-delà des stéréotypes proposés et des explications de type psychologique (voir Bouzar, 2015 ; Boutih, 2015) ou psychanalytique (Benslama, 2015, 2016), on s'est peu attaché à comprendre le sens de l'engagement dit radical ainsi que ses caractéristiques. Cet engagement, que l'on peut, en première analyse, décrire par le fait de mettre en œuvre des moyens qui ne sont pas ceux de la politique parlementaire ou syndicale classique, au nom d'une idéologie visant à renverser le système politique parlementaire et partisan, peut-il et doit-il être analysé comme toute autre forme d'engagement politique ? Tout engagement politique peut-il être abordé et compris avec des outils analytiques identiques ?

Des travaux, menés dans les années 1980 aux États-Unis (McAdam, 1986, p. 67), suggèrent de distinguer l'activisme à faible ou haut coût – mesuré en fonction du temps, de l'énergie et de l'argent qu'il suppose – d'une part, de l'activisme à faible ou haut risque, d'autre part, lequel renvoie aux dangers anticipés, de tout ordre (physique, social, légal, financier, etc.) dans la décision de l'engagement. Cette approche, fondée sur une hypothèse continuiste¹, suggère toutefois de différencier des degrés d'engagement, la spécificité de leurs déterminants et de leurs conséquences biographiques, offrant ainsi des perspectives quant à l'analyse microsociologique de l'engagement radical, qui a été jusqu'à présent négligée (voir Sommier, 2012, p. 19). Doug McAdam, par exemple, établit que les logiques de l'engagement à haut risque ne sont pas de nature différente de celles de l'engagement *stricto sensu*, mais s'en écartent seulement par leur degré ou leur intensité. Peut-on transposer le concept d'engagement à haut risque, forgé par D. McAdam à partir de l'étude du Freedom Summer, à l'engagement radical pour autant que l'on tienne également compte des coûts, des risques et des effets de la socialisation organisationnelle ?

La méthodologie de sociologie empirique par entretiens approfondis s'avère, de ce point de vue, indispensable car elle permet d'affiner l'interprétation sociologique ou politologique des mécanismes d'« entrée en radicalité », à partir de la parole subjective des acteurs. Cette posture analytique convoque un cadre compréhensif, attentif aux justifications produites par les acteurs, et consistant à partir des individus et de leur parcours de vie pour seulement, dans un second temps, questionner la manière dont leur existence est en partie affectée par des facteurs structurels aux niveaux méso et macro. L'originalité de notre approche consistera à envisager les transformations subjectives et la reconstruction *a posteriori* – *i.e.* réflexive – de la nécessité de l'engagement et de l'impossibilité de prendre un autre chemin, en invitant les acteurs à faire un retour sur leur propre engagement, dans des mouvements de contestation, et sur la radicalisation qui s'en est suivie. D'un point de vue méthodologique, nous nous appuyons sur les histoires de vie et les trajectoires individuelles pour éclairer les interprétations et motivations sous-jacentes de l'engagement radical ainsi que les modalités d'entrée en radicalité. L'enquête de terrain et la parole subjective – *i.e.* les discours recueillis

¹ C'est-à-dire ne postulant pas de différence de nature entre ces différents types d'engagement.

auprès des intéressés – permettront ainsi d’enrichir le regard et la théorie sociologique ou sociopolitique sur ces formes d’engagement.

Dans ce qui suit, nous proposerons donc une détermination de l’engagement radical à partir de la façon dont les individus qualifient leur parcours. Ces déterminations se traduisent en termes d’engagement total – engagement de vie –, de choix, assez peu de basculement – dont nous montrerons qu’il a plutôt le sens d’une irréversibilité, *i.e.* d’un passage vécu par l’individu comme irréversible –, de postures normatives, telles l’absence de compromis ou la résistance, de prise de risque – la thématization de celle-ci relevant davantage d’un regard extérieur que de celui de l’acteur. À partir de ces discours, nous suggérerons une relecture et une actualisation de la thèse de McAdam (1986) sur la nature de l’engagement à risque, en particulier quant à savoir si ce type d’engagement constitue ou non un engagement d’une intensité supérieure. L’exploration des discours subjectifs conduira ainsi à repenser le sens conféré à la notion de radicalité, quand elle désigne l’engagement d’acteurs politiques.

Ce premier niveau d’analyse mènera à une critique de l’interprétation de l’entrée en radicalité comme un « basculement » et confortera la thèse des « petits pas ». Sur ce point, les discours des acteurs apportent des éléments d’éclairage majeurs¹. L’engagement dans des groupes radicaux voire armés est appréhendé par la littérature comme corrélatif d’une redéfinition de l’identité individuelle. Nous discuterons cette thèse à partir de plusieurs fils conducteurs : d’une part, la thèse de l’entrée en radicalité comme conversion (Della Porta, 1995) ; d’autre part, le fait que les individus perçoivent leur trajectoire – qualifiée par un point de vue extérieur de radicale – comme une « continuation de soi », un phénomène « logique », « naturel ».

Afin d’aborder ces dimensions, nous proposerons, dans un premier temps, une réflexion critique sur l’élucidation *a posteriori* de l’engagement radical, dans le cadre d’entretiens approfondis. Nous esquisserons ensuite, à partir des témoignages recueillis, une détermination de l’engagement radical, nourrie de la parole des acteurs. Ce dernier apparaîtra comme présentant la double caractéristique d’être coextensif à la vie de l’individu mais également d’être indissociable du fait d’être acteur de ses convictions politiques, c’est-à-dire indissolublement actif. Enfin, nous discuterons la thèse de l’entrée en radicalité comme « basculement » pour montrer que, concernant l’extrême gauche française au moins, il s’agit plutôt d’une prise de conscience, perçue par l’acteur comme irréversible, mais s’inscrivant néanmoins dans la continuité d’un parcours de vie. De la sorte, émergera une nouvelle détermination de l’engagement, décrit comme radical, à partir de deux caractéristiques non psychologisantes mais de nature descriptive, et qui constituera une interprétation renouvelée de l’engagement radical formulée par Doug McAdam (1986) et reprise jusqu’alors dans la littérature (Sommier, 2012), en termes de haut coût et de haut risque.

L’ENQUETE

Nous avons mené entre mars 2016 et mai 2017, une série d’entretiens approfondis qui nous a conduites² à rencontrer, sur le territoire national, 64 personnes, actives entre la fin des années 1960 et aujourd’hui. 18 sont des femmes (*i.e.* environ un tiers). Le plus jeune a 19 ans, le plus âgé 85 ans. Les entretiens ont été enregistrés et intégralement retranscrits. Ils ont duré entre 33 mn et 4h30. Bien que les individus aient des profils variés du fait de leur

¹ C’est en ce sens que les données de terrain enrichissent le regard et la théorie sociologique ou sociopolitique sur l’engagement politique radical.

² L’enquête a été menée en collaboration avec Alexandra Frénod (CNRS, Gemass) pour le volet français.

appartenance idéologique ou des mouvance dans lesquelles ils s'inscrivent (qu'ils soient communistes révolutionnaires, anarchistes, autonomes ou militants antifascistes), tous relèvent de courants qualifiés aujourd'hui d'extrême gauche ou de gauche radicale, et qui convergent en une gauche extra parlementaire, quoique cette expression soit moins usitée pour les mouvements historiques français qu'allemands¹. Les actes qui leur sont imputés couvrent également un large spectre, allant du piratage de sites internet à des assassinats. De même, les sanctions qui leur ont été infligées sont hétérogènes puisque certains ont été condamnés à perpétuité, alors que d'autres ont simplement été placés en garde à vue sans plus de poursuite, voire n'ont jamais eu à faire avec la justice. Les individus se répartissent comme suit dans les différents groupes de l'extrême gauche.

Tableau 1 : Répartition des enquêtés dans les groupes politiques²

Groupes	Nombre
Groupes d'Action Révolutionnaires Internationalistes (GARI)	9
Action Directe (AD) et sa mouvance	10
Noyaux Armés Pour l'Autonomie Populaire (NAPAP)	2
Gauche Proletarienne (GP)	9
Camarades ³	2
Antifascistes ⁴	13
Anarchistes	2
Autonomes ⁵	4
Black Blocs ⁶	9
Zadistes ⁷	4
Total	64

¹ Ces mouvements ont en commun de prôner un renversement du capitalisme et de se détourner de toute transformation parlementaire ou réformiste du système socio-politico-économique. Les personnes rencontrées ne se reconnaissent pas toutes dans la désignation d'« extrême gauche » mais assument l'identité de révolutionnaires ou d'anticapitalistes. La référence à une idéologie révolutionnaire présente un caractère désuet pour un regard extérieur mais elle est notablement investie par une large part des acteurs rencontrés – c'est de surcroît partiellement sur ce critère qu'ils ont été contactés.

² Certaines des personnes rencontrées ont fait à la fois partie des GARI et d'AD par exemple. Dans ces cas de doublons, les individus n'ont été comptés qu'une fois dans le groupe le plus récent historiquement, c'est-à-dire, pour l'exemple évoqué, dans AD plutôt que dans les GARI. De même, des autonomes et des antifascistes peuvent occasionnellement participer aux cortèges de tête.

³ Le groupe *Camarades* naît en 1974 et est à l'origine d'une revue dont le premier numéro paraît en avril 1974.

⁴ Nous comptons ici les individus appartenant à des mouvements antifascistes constitués. Une partie d'entre eux toutefois participe ou ont participé aux cortèges de tête. Certains groupes antifascistes se conçoivent également comme des groupes autonomes.

⁵ Cette catégorie regroupe des individus se revendiquant comme autonomes mais ne participant pas de façon continue à un groupe organisé, tel les organisations antifascistes. Certains interviennent occasionnellement dans les cortèges de tête. Sur la mouvance autonome française, voir Schifres, 2004.

⁶ Voir « Black Bloc, au singulier ou au pluriel... mais de quoi s'agit-il donc ? + communiqués », éd. Turbulences, sept. 2000. Toutefois nous ferons référence dans ce qui suit au « cortège de tête » des manifestations plutôt qu'au Black Bloc, la structuration de ces groupes étant moins aboutie en France que dans d'autres pays.

⁷ L'inclusion des Zadistes dans ce groupe se justifie par leur attitude de refus du système, de rejet du compromis et de la négociation. Sur un versant positif, leur rejet du capitalisme passe par la constitution de modes de vie alternatifs au productivisme, à l'individualisme et au capitalisme (voir infra 1.2, al. 2 sur la radicalité des individus rencontrés).

Afin de saisir et de comprendre les trajectoires des individus rencontrés, nous les avons à la fois interrogés, de façon non directive, sur leurs parcours de vie mais également de façon plus précise sur les modalités prises par ce dernier à travers les questions suivantes : « Comment avez-vous rejoint le groupe ou la mouvance dans laquelle vous avez agi ? Comment ça s'est passé, grâce à une personne en particulier ? Dans quel contexte ? », « Quelles questions vous êtes-vous posé au moment d'entrer dans la lutte ? Qu'est-ce qui vous a poussé à y entrer ? », « Quelle signification avait pour vous l'engagement ? », « Comment vous êtes-vous senti lorsque vous avez utilisé la violence pour la première fois ? », « Y a-t-il des moments depuis où vous avez douté ? », « Y a-t-il des événements qui ont eu, pour vous, un rôle décisif ? », « On parle beaucoup aujourd'hui de radicalisation. Quel sens ce terme a-t-il pour vous ? ». Au-delà des réponses à ces questions, nous avons identifié toutes les occurrences à l'occasion desquelles les personnes rencontrées parlaient de leur engagement, le décrivaient ou le qualifiaient. Nous avons été en particulier attentive aux termes mobilisés pour décrire les raisons de leur engagement et à l'interprétation que les enquêtés en proposaient. Un repérage systématique des occurrences : « basculement, déclic, destin, rupture, étape, sacrifice, radical, continuité, impossible, naturel, logique¹ » a été réalisé ainsi qu'une analyse de contexte de ces termes. L'expérience de la répression – dont on sait qu'elle joue un rôle décisif dans les processus de radicalisation (Victoroff, 2005 ; Dorronsoro, 2008 ; Codaccioni, 2013) – a également été explorée. Nous interrogeons explicitement les acteurs sur leur première expérience avec la police et ses effets sur leur engagement. La méthode rétrospective a déjà été mise en œuvre, par d'autres auteurs, dans des contextes analogues (Sommier, 1993) et contemporains (Huët, 2015, p. 38). Les entretiens invitent alors les individus à opérer un retour sur leur propre engagement. Tout en présentant l'avantage de partir du récit des acteurs eux-mêmes, cette méthodologie présente néanmoins des limites inhérentes à « l'illusion rétrospective ».

1. Interroger *a posteriori* les carrières en radicalité

1.1 L'ILLUSION RETROSPECTIVE

À l'exception d'une frange restreinte de l'échantillon, représentant dix-sept personnes (*i.e.* les antifascistes les plus jeunes, les étudiants acteurs du cortège de tête, des autonomes associés à ces mobilisations), les témoignages évoquaient plutôt une radicalité passée, s'agissant au moins de l'accomplissement d'actions illégales ou violentes. Ce faisant, l'entretien semi-directif se heurte au phénomène d'illusion biographique, tenant à ce que l'individu retrace *ex post* et de façon linéaire son parcours de vie (voir Bourdieu, 1986, p. 69). Or s'affirme chez tout individu une propension à donner un « vernis logique » à sa conduite (voir Pareto 1917, chap. III), c'est-à-dire à élaborer un discours qui permette de rendre compte ou de « rendre raison » – conformément à une conception parfaitement rationnelle, voire rationaliste – des trajectoires individuelles. Les conditions de l'entretien semi-directif tendent à produire le récit de « cette vie organisée comme une histoire [qui] se déroule, selon un ordre chronologique qui est aussi un ordre logique, depuis un commencement, une origine, au double sens de point de départ, de début, mais aussi de principe, de raison d'être, de cause première, jusqu'à son terme qui est aussi un but. » (Bourdieu, 1986, p. 69)

Or ces formes de rationalisation, de mise en sens des pratiques, des opinions et des orientations politiques, *dans l'après-coup*, soulèvent des problèmes méthodologiques notables

¹ Lorsqu'il était question de l'engagement pour les termes « naturel » et « logique ».

(voir Collovald et Gaïti, 2006, p. 45), dans la mesure où la réorganisation du récit, notamment sous-tendue par le travail idéologique, produit non seulement une description réaliste de la situation subséquente, mais surtout vise à rendre raison de son émergence. Sans endosser le postulat de l'unicité de la biographie, présupposant une conception de l'identité comme contenu substantiel indéfectiblement attaché à une personne, on peut toutefois retenir la notion de « ligne biographique », qualifiant « la suite d'événements que l'on peut rattacher à l'une des formes d'engagement qu'un individu contracte dans les détours de son existence sociale » (voir Ogien, 1989, p. 81).

Ainsi l'analyse de parcours biographiques se voit inévitablement confrontée au fait que « la temporalité de l'expérience se distingue de la temporalité des processus de radicalisation, reconstruite et homogénéisée après coup autour d'“origines”, de “tournants”, de causes et d'effets » (Collovald et Gaïti, 2006, p. 35 ; Dobry, 2010). Ces sources orales doivent donc être mobilisées avec prudence, dans la mesure où elles constituent des reconstructions typiques, *ex post* de souvenirs ou d'événements où l'enquêté comme l'enquêteur sont tentés « de dégager une logique à la fois rétrospective et prospective », d'établir « des relations intelligibles, comme celle de l'effet à la cause efficiente ou finale, entre les états successifs, ainsi constitués en *étapes* d'un développement nécessaire » (Bourdieu, 1986, p. 69). En particulier, les arrestations, les emprisonnements ou les jugements, les épisodes de répression sont connus pour être des moments émotionnellement forts dans la carrière militante (voir Codaccioni, 2013, p. 30). La présence de la répression dans le discours des enquêtés participe ainsi, de façon cruciale, aux récits de soi, conduisant à choisir certains événements significatifs pour donner sens à une « histoire de vie » (Bourdieu, 1986).

1.2 QUE DESIGNE LA RADICALITE DES INDIVIDUS RENCONTRES ?

Les entretiens que nous avons menés visaient à saisir la spécificité de l'engagement dit radical, c'est-à-dire soit dans des groupes de lutte ou de propagande armée, soit dans des mouvements ne reculant pas devant l'usage de la violence¹. La radicalité a, jusqu'alors été pensée, en référence à des groupes fermés et exclusifs (voir Sommier, 2012), portant un projet de société alternatif, de rupture, caractérisé par « une coupure rigide entre l'*in group* et l'*out group*, nourrie par l'*idée d'avant-garde*, qui trouve confirmation et se renforce au gré des expériences concrètes d'adversité (par stigmatisation ou répression) et de construction communautaire à dimension séparatiste, par la progressive rupture des liens antérieurs et l'acquisition d'un *ethos* et d'une *hexis* particuliers. » (Sommier, 2012, p. 25) Cet activisme s'appuie sur les dynamiques propres aux petits groupes², pour lesquels on considère que les liens internes sont plus importants que les facteurs idéologiques, ceux-ci « fourniss[a]nt un support émotionnel et social mutuel, favoris[a]nt le développement d'une identité commune et encourage[a]nt l'adoption d'une nouvelle foi » (Sageman, 2004, p. 135). Ils valorisent en outre un entre-soi protecteur au fur et à mesure qu'ils se renferment sur eux-mêmes (Sommier, 2012, p. 25).

Au-delà des moyens occasionnellement mis en œuvre, la spécificité de l'engagement des personnes entendues peut se comprendre en référence à la notion de radicalité plutôt que d'usage de la violence. En effet, les 61 individus rencontrés ont en commun d'assumer un

¹ Voir sur ce point notamment McAdam 1986, p. 67 ; Sommier, 2012, p. 24.

² Sur la pensée de groupe, voir l'ouvrage classique Janis, 1972.

engagement qu'eux-mêmes ou un regard extérieur appréhendent comme radical¹ et qu'ils décrivent comme révolutionnaire. Cette radicalité se déploie sous différents aspects. Elle est d'ordre idéologique, téléologique, liée au risque et à l'illégalité. En premier lieu et par définition, l'extrême gauche française est extra-parlementaire, antisystème et, pour une part, révolutionnaire². Certains de ses acteurs revendiquent donc et ont pour objectif le renversement du système, notamment capitaliste voire parlementaire. Or la foi dans un changement radical implique une étroite imbrication entre les fins politiques et les moyens militaires, dans laquelle la violence joue un rôle moteur (voir Sommier, 2008, p. 22). Ensuite, les actions menées au sein de ces groupes exposent les protagonistes au risque, qu'il soit physique, pénal, juridique. Enfin, s'opèrent au sein de ces groupes une contestation et une réévaluation de la barrière du licite et de l'illicite, du légitime et de l'illégal, du légal et de l'illégal – cette mise en question ayant constitué un critère de leur inclusion dans l'échantillon.

Ces quatre dimensions offrent un soubassement à une redéfinition multifactorielle de la notion de radicalité, en marge de celle proposée aussi bien par le gouvernement français, dans le cadre de ses politiques de lutte contre la radicalisation ou de prévention de la radicalisation³, que de la détermination académique à tendance tautologique, établissant que « la pensée extrême [...] adhère *radicalement* à une idée *radicale*. » (Bronner, 2016, p. 136) Cette détermination s'opère également à distance de l'identification de la radicalité d'une croyance par son caractère sociopathique (voir Bronner, 2009, p. 259), qu'il soit décrit en termes d'implications pratiques, de composantes conceptuelles ou de potentiel intrinsèquement agonistique.

D'un point de vue normatif et terminologique, l'usage du terme radical est de même facture que celui d'« extrême » pour autant que ce dernier renvoie, par convention, à toutes les déviations eu égard à la norme. Ainsi on considère que le terme « extrémisme peut être employé pour désigner des idéologies politiques qui s'opposent aux valeurs et aux principes fondamentaux d'une société. Dans le contexte des démocraties libérales, il peut être appliqué à toute idéologie qui défend la suprématie religieuse ou raciale et/ou s'oppose aux principes fondamentaux des démocraties et des droits humains universels. Le terme peut aussi être utilisé pour décrire les méthodes par lesquels des acteurs politiques tentent de parvenir à leurs fins, c'est-à-dire en usant de moyens qui "manifestent un mépris de la vie, de la liberté et des droits humains d'autrui". » (Neuman, 2010, p. 12) Ainsi le « rapport inconditionnel à une croyance » est donné comme « LA caractéristique mentale de l'extrémiste et [comme] le socle d'une définition qui permettrait d'englober le phénomène » (Bronner, 2016, p. 128). Toutefois « l'adhésion inconditionnelle à une valeur » ne semble pas suffire à décrire « le phénomène cognitif de l'extrémisme » car « l'univers mental du fanatique » ne pourrait être saisi qu'à condition qu'il y ait adhésion *radicale* à une idée *radicale* (Bronner, 2016, p. 136) ou encore, pour s'extraire de la tautologie, à ce que l'extrémisme constitue « une croyance inconditionnelle en un énoncé faiblement transsubjectif. » (Bronner, 2016, p. 161)

¹ Nous ne perdons pas de vue le fait que les usages du label « radical » participent à la fois de la dynamique radicale elle-même (voir Collovald et Gaïti, 2006, p. 23) et de sa construction. Ainsi les représentations, les qualifications ou les identifications sont partie intégrante de la situation concernée.

² Cette dimension fait écho à « un projet de société alternatif, de rupture, non pas que la maîtrise d'une idéologie de transformation révolutionnaire soit une condition préalable d'entrée, mais parce qu'elle se consolide, voire s'acquiert, intégralement par un apprentissage commun, dans son principe mais non dans ses modalités, à tout militantisme. » (Sommier, 2012, p. 25)

³ Voir le « kit de prévention de la radicalisation » du Comité Interministériel de Prévention de la Délinquance.

1.3 « TRANSFORMATION SUBJECTIVE » ET ALTERNATION

Nous envisagerons, pour notre part, la radicalisation comme coïncidant plutôt avec et reflétant un processus. Elle peut alors s'interpréter en termes de « carrière morale » (Goffman, 1961), c'est-à-dire comme la conséquence *imprévue* d'une série de transformations objectives et subjectives progressant par étapes successives, dont la dernière n'était pas forcément contenue ni annoncée par la première (voir Collovald et Gaïti, 2006, p. 22)¹. Le concept de « carrière » est issu de la sociologie interactionniste et a été développé par Everett Hughes (1958), Anselm Strauss (1959) et Howard Becker (1960, 1963). Il possède une valeur heuristique pour analyser les engagements militants dans une perspective multi-niveau. Les analyses de carrière d'inspiration interactionniste appréhendent ces engagements, non plus à partir de la question du « pourquoi » mais bien plus à partir de la question du « comment », abandonnant ainsi la recherche de causes générales, pour procéder à une analyse processuelle, visant à suivre la « radicalisation pas à pas » (Collovald et Gaïti, 2006, p. 32), selon le modèle séquentiel de Becker (1985, p. 46). De la sorte, la logique *déterministe* est mise entre parenthèses, au profit d'une attention aux interactions, présidant à l'adoption et à la stabilisation de l'engagement (voir Becker, 1960 ; Fillieule, 2001a, 2001b) – interactions que nous avons pu saisir, dans les entretiens, à travers les descriptions proposées par les enquêtés des prémisses de leur engagement.

La mise en évidence de cette série de transformation(s) subjective(s) contribuera à redonner du poids à l'interprétation des phénomènes de radicalisation en termes d'*alternation* (Berger et Luckmann, 1966 ; Guibet Lafaye et Rapin, 2017), au détriment de la lecture en termes de basculement. En effet, ces transformations subjectives, à l'œuvre dans les « carrières morales » des individus interrogés, constituent autant de phases d'« alternation » dans les parcours individuels. L'alternation désigne un processus de transformation « quasi totale » de la réalité subjective qui conduit l'individu à « devenir autre », en adhérant à un « nouveau monde » subjectif (voir Berger et Luckmann, 1966). Cette transformation subjective peut aller jusqu'à la redéfinition d'une identité que nombre de commentateurs considèrent comme constitutive de l'engagement total (voir Yon, 2005) ou radical. Pourtant et alors que la radicalisation se joue au niveau de l'espace socio-politique, dans lequel s'affrontent des forces antagonistes, l'alternation intervient au niveau du parcours biographique de l'individu qui se resocialise, en assumant une nouvelle identité, laquelle peut impliquer l'appropriation subjective d'un imaginaire politique radical préconstitué. À travers l'alternation advient un processus de *resocialisation*, impliquant l'adhésion idéologique, mais aussi affective, à un nouveau groupe de référence qui prend en charge la reconfiguration identitaire de l'individu. Ainsi l'étude des trajectoires que nous proposons, à partir de matériaux empiriques et des récits des individus, permettra de mettre en évidence la pertinence analytique du recours au concept d'alternation plutôt qu'à celui de radicalisation pour aborder les parcours des individus de la gauche révolutionnaire et antifasciste.

La transformation subjective et la resocialisation qu'implique l'alternation pourraient être qualifiées de « radicales », dans la mesure où la réalité subjective de l'individu se voit bouleversée. Cette transformation *subjective* se distingue toutefois du processus de radicalisation *politique* proprement dit qui a nécessairement dû opérer *préalablement et à une autre échelle* pour créer une « structure de plausibilité » alternative (Berger et Luckmann, 1966), c'est-à-dire une autre réalité subjective que celle à laquelle adhérerait initialement le sujet. En l'occurrence, cette nouvelle représentation intersubjective du monde, fruit d'un

¹ Nous avons, en d'autres lieux, traité de la dimension affective et émotionnelle de ces transformations subjectives (voir Guibet Lafaye, 2017b).

processus de radicalisation *politique*, constitue le cadre dans lequel s'inscrivent des phénomènes individuels d'intériorisation de cet imaginaire.

1.4 CONVERSION OU « CONTINUATIONS » DE SOI ?

Plusieurs modèles interprétatifs ont tenté de rendre raison de l'entrée en radicalité, qu'il soit question d'une « conversion » (Della Porta, 1995), obéissant à *des facilitating factors* (des expériences antérieures de violence ou de répression, socialisation secondaire) aussi bien qu'à *des precipating factors* (solidarité avec des amis en difficulté arrêté, réaction à la mort de militants), ou que l'on évoque des ajustements successifs et des formes de « continuations » de soi. Enquêtes quantitatives et qualitatives suggèrent toutefois que les processus de radicalisation ne sont pas réductibles à des stratégies maîtrisées, à des reniements personnels, à des conversions intimes ou à des dispositions au fanatisme ou à la violence : « elles s'apparentent davantage à des ajustements, à des “continuations” de soi, dans des configurations qui transforment le sens des routines, des pratiques sociales, des choix et des engagements antérieurs » (Collovald et Gaïti, 2006, p. 15). Elles invitent alors à nuancer l'interprétation en termes de « rupture biographique », de basculement qui déduit du résultat les origines du processus.

Dans ce qui suit, nous n'envisagerons pas exclusivement le moment de « l'entrée » en radicalité – quoique nous ayons interrogé les acteurs sur cette étape – mais la façon dont les individus, souvent *a posteriori*, qualifient leur parcours et proposent implicitement une détermination de la radicalité de l'engagement politique actif. Tout en portant l'attention sur ce passage, il convient en outre de ne pas oublier le rôle déterminant du contexte politique et ne pas considérer que « l'entrée » en radicalité soit exclusivement le fait des individus indépendamment des circonstances objectives et des facteurs méso-sociaux.

2. L'engagement radical aujourd'hui

2.1 LA SPECIFICITE DE L'ENGAGEMENT RADICAL

Les discours recueillis permettent d'enrichir la détermination de l'engagement radical, formulée par Doug McAdam (1986) puis ultérieurement reprise dans la littérature (Sommier, 2012). Doug McAdam (1986, p. 67) distingue l'activisme à faible ou haut *coût* – mesuré en fonction du temps, de l'énergie et de l'argent qu'il suppose –, de l'activisme à faible ou haut *risque* qui, lui, renvoie aux dangers anticipés, de tout ordre (physique, social, légal, financier, etc.) dans la décision de l'engagement¹. Si les logiques de l'engagement à haut risque ne sont pas, selon l'auteur, de nature différente de celles de l'engagement *stricto sensu*, elles s'en écartent par leur degré ou leur intensité (McAdam, 1986, p. 66). Cette lecture de l'engagement à haut risque est-elle pertinente pour penser l'engagement révolutionnaire et l'usage de la violence politique, dès lors que l'on tient compte des coûts, des risques et des effets de la socialisation organisationnelle (Sommier, 2012, p. 19) ? L'hypothèse de l'intensité est-elle le facteur qui rend le plus pertinemment compte du type d'engagement caractérisant l'extrême gauche contemporaine ?

¹ L'engagement militaire ou policier est également un engagement risqué mais il se place du côté de la légalité.

Les acteurs rencontrés ont une pratique politique présentant de « hauts risques » qu'ils se soient engagés dans un militantisme armé, dont le risque ultime est la mort ou la prison, qu'ils s'affrontent à la répression et aux risques judiciaires, sanctionnant leurs actions ou entravant leurs carrières professionnelles. Dans la mesure où la destruction de façades de banque, de grandes enseignes, les affrontements avec la police peuvent avoir des conséquences judiciaires pour les acteurs, des analogies dans le franchissement armé des barrières de la légalité pour des motifs idéologiques permettent d'envisager, dans un même geste méthodologique, l'engagement politique d'acteurs dont les actions les plus spectaculaires sont pourtant séparées d'une quarantaine d'années.

L* : De même que la thèse de la « continuation de soi » tend à récuser celle du basculement, de même et concernant les rôles assumés au sein des mouvements et des organisations, la littérature tend à mettre en évidence un *continuum* des modes d'investissement, des plus légaux aux plus illégaux ainsi que la variété des rôles disponibles, au sein du militantisme radical, lequel requièrent des apprentissages et un niveau d'intégration dans l'organisation très distinct (Sommier, 2012, p. 24). En somme, il n'y aurait pas de partage si tranché entre militantisme « ordinaire » et militantisme radical.

2.2 UN ENGAGEMENT TOTAL ?

Si l'on peut parler d'intensité de l'engagement, c'est en premier lieu parce que les acteurs envisagent leur engagement comme un engagement total. Par là, sont considérés à la fois les risques pris par l'acteur dans ses actions, les conséquences que celles-ci peuvent avoir sur les trajectoires de vie, mais également la clandestinité ou le fait d'avoir une vie qui soit en accord avec ses idées, quelles que soient les difficultés que cette coïncidence puisse impliquer, comme l'évoquent les personnes vivant dans des Zones À Défendre (ZAD). Cette convergence peut, au maximum, conduire à la prison, lorsque l'on pose des colis piégés devant les bureaux du Front national (voir V. infra), ou plus simplement à une prise de distance à l'égard de sa famille qui ne comprend pas ses engagements politiques (cf. O. infra) mais aussi à devoir faire des sacrifices qui influent radicalement (*i.e.* de façon décisive) sur les parcours de vie (en termes d'études entreprises ou eu égard à des fonctions professionnelles qu'il n'est plus possible d'occuper, en particulier lorsqu'elles imposent un casier judiciaire vierge). Ce type d'engagement signifie aussi – ainsi que les acteurs le soulignent explicitement – de passer de l'ordre du discours ou de la théorie à l'action. « L'adhésion inconditionnelle à une valeur » (Bronner, 2016) intervient assez souvent, dans les entretiens, comme un facteur explicatif des positions individuelles et des choix faits par les acteurs – que ces derniers les conduisent ou non à des conséquences négatives sur leur existence. L'idéologie semble alors constituer un facteur décisif de la transformation identitaire des acteurs. Elle est vue comme « l'opérateur grâce auquel l'identification au rôle de “révolutionnaire professionnel” procure une identité *totale*. » (Yon, 2005, p. 142)

Néanmoins et au-delà des motivations expressément idéologiques, spontanément avancées comme raisons d'agir par les militants eux-mêmes, il importe de comprendre comment ces militants *vivent* leur engagement. La collusion entre engagement de la vie et engagement politique n'est pas spécifique aux groupes armés ni aux groupes politiquement les plus actifs et ne reculant pas devant l'usage de moyens illégaux. Ce recouvrement caractérise également le parcours de nombre d'hommes politiques ainsi que de syndicalistes, tout comme d'individus très engagés dans des luttes sociales. Lorsqu'il est question de groupes armés,

l'engagement total se pense souvent sous la modalité du sacrifice¹. Ainsi on considère que « du point de vue de l'engagement partisan, le "terroriste" réunit toutes les qualités du professionnel de la révolution qui sacrifie son existence sociale aux exigences du collectif de lutte et parfois sa vie à la réalisation du programme de son organisation. » (Rapin, 2000, p. 61) Pour faire le départ entre ces carrières et celles des individus que nous avons rencontrés, on pourrait parler d'engagement à risque, bien que celui-ci soit très variable selon que l'on est habitant d'un squat, d'une ZAD ou que l'on participe à l'exécution d'un haut fonctionnaire français.

Néanmoins et plutôt que d'interpréter les parcours des individus rencontrés en termes d'engagement radical, extrême ou violent, nous les envisagerons sur le mode de l'engagement total, non seulement parce que ce mode d'engagement est « au fondement de l'enrôlement comme "révolutionnaire" » (Yon, 2005, p. 138), mais aussi parce que ce type d'engagement conduit à redéfinir la vie personnelle, le parcours familial, professionnel ou étudiant des enquêtés. Certains ont dû entrer dans la clandestinité. En outre, l'engagement total tend à marquer, sur la longue durée, les trajectoires des agents².

Engager sa vie

L'engagement total qui met en jeu la vie signifie d'abord qu'il est coextensif au déploiement de l'existence. Telle est la réponse immédiate que propose C., figure clef de la branche internationaliste d'AD, lorsqu'il est interrogé sur la signification de son engagement :

« "Total", le mot total. Engagement total.

C'est bizarre, c'est-à-dire c'est un engagement de jeunesse, presque on peut dire d'adolescence donc qui est un engagement fidèle. J'ai connu des gens qui avaient eu un engagement pareil "avant". Par exemple une des personnes qui nous a formés, c'était quelqu'un qui a exécuté le premier ministre espagnol de la première dictature qui s'appelait : Pedro Mateo et donc en 1922 ou 1921. Donc c'est des gens qui avaient connu la prison, qui avaient connu la guérilla, qui ont connu la révolution etc., etc. Je pense la fidélité dans l'engagement dans la révolution, c'est une chose importante parce que ça amène une stabilité de vie en fait alors que je trouve toujours très pitoyable le repentir des camarades italiens. Beaucoup de camarades italiens que j'ai connus personnellement qui étaient des matamores ont été... Je crois par exemple que le fait de "manger le plat de lentilles - comme diraient les Italiens - du pouvoir" c'est pas... c'est inadmissible... *j'ai jamais séparé la vie de l'engagement révolutionnaire*. Je pense que le système capitaliste est totalement mortifère surtout dans nos pays occidentaux.

¹ Cette notion de sacrifice serait, par exemple, ce qui permet de faire le départ entre l'extrémiste et « l'homme ordinaire [qui] n'adhère *inconditionnellement* qu'à des valeurs qui ne nécessitent pas beaucoup de sacrifices pour être défendues. Ces valeurs, parce qu'elles constituent le socle de la vie sociale, peuvent être appliquées inconditionnellement sans dommage pour le bien-être collectif. » (Bronner, 2016, p. 135)

² Comme en témoigne ce membre du noyau historique d'Action Directe (AD) : « Je suis un des rares aujourd'hui. Je vis la continuité de cela. Je le vis puisque ce qui s'est passé pour le mot "courage", c'est tout à fait ça. On réactualise en permanence ce que j'ai été, les journaux parlent de moi comme terroriste alors que les structures anti-terroristes ne me considèrent plus comme terroriste. Donc j'ai cette continuité effectivement, dans le vécu. Les gens ont peur de me soutenir parce que ça les engagerait trop, etc., etc. Donc je peux avoir un discours, comme beaucoup de camarades avaient, qui est actualisé et réactualisé en permanence sur le truc de la rupture avec le système. » (C.)

Donc lutter contre eux, c'est déjà vivre un petit peu. Le mot qui serait lié à mon engagement dans la lutte armée, c'est : joie, je le dis mieux en espagnol : *alegría*, mais c'était une joie. »

Lors d'un second entretien, nous lui demandons de revenir sur la notion d'engagement « total ». Il précise alors : « Il n'y a pas d'engagement mi-figue mi-raisin. Moi, je déteste les tièdes. C'est pas de l'extrémisme. Dans la révolution, j'aime pas Robespierre, je préfère Marat. Voilà. »

En la matière, C. ne peut être accusé d'illusion rétrospective : il a passé plus de 25 ans en prison. Il n'a jamais renié son engagement ni accepté de formuler des regrets quant aux actions menées par son groupe. Revenant sur le passé, il poursuit :

« Je pense que... une manifestation à Toulouse début 70 je crois, a été aussi un déclic dans la... Au bout d'un moment, quand on se cache sous une voiture, qu'il y a une émeute très violente et qu'on se retrouve seul en fait alors qu'on était dans une manif. Et... là on doit attendre, on se pose quelques questions : là, j'ai su que c'était ma vie quoi [...] "non, j'arrêterai pas". Voilà. » (C., AD)

Cet engagement décrit comme total pose intrinsèquement la question de la responsabilité pour autant, notamment, que la vie des acteurs est mise en jeu, en conscience par ces derniers. Lorsque C. est interrogé sur le risque de la prison, il commente :

« C'est pas du suicide ça [la prison]. Non, quand on s'engage dans quelque chose on en assume toutes les conséquences... et les responsabilités parce que les conséquences sont variables. Par exemple, je suis en prison, on me dit : "tu es prêt à trahir, tu sors"¹. Donc j'ai payé les conséquences mais j'assume pas la responsabilité. Tandis que *les conséquences vont aussi avec les responsabilités* - ça c'est Nietzsche qui le dit.

- Oui, les conséquences vont avec les responsabilités.

- Est-ce qu'Antigone est suicidaire ? Non. On lui dit : "Dis que tu t'es trompée et tu vivras." Qu'est-ce qu'elle dit : "Non, emportez-moi". Donc c'est pas du suicide, c'est de la responsabilité. Voilà. Antigone, dans le juste, c'est vraiment la réflexion du juste. Voilà. »

Cette responsabilité a été assumée par C. de ses premières condamnations pour complicité d'assassinat aux plus récentes, à travers ses interventions dans les *media*. À ses propos font écho ceux de cette autre membre du noyau internationaliste d'AD, également interrogée sur l'évaluation des risques pris sur chaque opération :

« Ce qu'on allait payer, non. On s'en foutait.

- Vous vous posiez pas la question ?

Ça comptait pas : de toute façon, on avait décrété une fois pour toutes qu'on devait mourir un jour ou l'autre. On pouvait très bien mourir dans ce combat. » (G.)

Un ancien de la Gauche Prolétarienne qui s'est un temps rapproché d'AD le dit aussi lorsqu'on lui demande s'il y avait des choses qu'il n'était pas prêt à faire, il répond :

« *J'étais prêt à tout*. Honnêtement. C'était une évidence que dans mon engagement il fallait être entier quoi. D'où

¹ C. fait allusion aux dissociés italiens.

toute la vie, la jeunesse que j'ai pas vécue parce qu'il fallait être entier. On pouvait pas le samedi, dimanche faire la fête et puis recommencer la révolution le lundi. Il y avait pas de jours fériés dans la révolution, et pas de vie non plus, en dehors. » (M.)]

La signification du qualificatif « total » décrivant l'engagement des enquêtés n'est pas identique dans chaque discours. Il traduit et illustre toutefois le processus d'alternation. Le sens qui lui est donné se conçoit alors comme une reconfiguration de son être et de sa propre existence, y compris dans ses ressorts les plus intimes ainsi que le confie cet anarchiste, actif dans les années 1970-1980 et porté par le mouvement sociopolitique qui animait l'Europe au cours de cette période :

« Pour moi, c'était quelque chose de total, c'était un engagement de la vie, c'était pas un engagement politique. C'était total. [...] On a quand même dit - faut pas dire les choses de façon aussi simpliste : il faut créer l'homme nouveau ; mais on a quand même dit : on peut pas faire ça, on peut pas avancer dans notre projet, si on reste avec les anciennes aliénations. Ce qu'on reprochait quand même aux staliniens, c'était de proposer les soviets, alors que chez eux ils disaient : "bobonne, fais la valise, on va à un congrès". Pas "bobonne" mais qu'il n'y avait aucune remise en question... Et ces vieux quand ils disaient que je devenais anarchiste, ils disaient quand on est en prison, à l'isolement, on peut être anarchiste et on peut ne pas l'être. Et ça ça veut dire aussi essayer de respecter son corps, essayer de s'opposer à l'autorité, essayer de... tout un tout de choses et ça c'est fondamental. Nous, on a toujours reproché à ceux que les anarchistes appellent les « stals » de... défendre une partie de ça, de ne pas aller jusqu'au bout de leur raisonnement. Et puis, nous *on pensait que la révolution était sociale, intérieure en même temps et personnelle.* » (P.)

Cet engagement de soi ne s'entend pas simplement en termes de mode d'être, de travail sur soi mais comme une sincérité à l'égard de ses propres choix, eu égard auxquels on ne prendra plus jamais de distance. L'alternation se laisse alors saisir, dès lors qu'il s'agit de ne plus trahir ce que l'on est ni ce à quoi l'on s'est engagé, comme le clame ce militant de la Gauche Proletarienne puis des NAPAP :

« il y a eu tellement de gens qui m'ont dit aussi : "tu verras, un jour tu changeras, tu deviendras calme et tout. C'est le truc de la jeunesse et tout." Ça m'a tellement énervé que je me disais : "jamais je trahirai, jamais je trahirai." » (L.)¹

¹ Voir aussi S. : « Moi, je fais partie d'une minorité, c'est-à-dire de ceux qui, non seulement ont traversé cette expérience de la GP, NRP, et qui ensuite après ont essayé de continuer – un peu comme L. puisque vous connaissez L. –, qui ont continué un peu d'une autre façon, mais c'est un peu le même genre de trucs, en disant : "Nous on n'arrête pas", en bricolant comme on pouvait. Et donc en affrontant diverses vicissitudes de la vie au passage. Donc quand on arrive à 68 ans, bientôt 69, comme c'est mon cas maintenant, je pense que les convictions maintenant, elles se sont enracinées, re-enracinées, re-enracinées, que maintenant c'est jusqu'à la fin. Mais en même temps je me dis, attention, l'expérience montre qu'il y a des gens qui n'ont pas craqué et qui tout à fait à la fin de leur vie, s'affaiblissent et, crac, finalement, font le même mouvement que ce qu'a fait Rolin quand il a eu 40 ans ou un truc comme ça. Et donc je me dis que je suis pas à l'abri aussi et je me dis qu'après tout, une vie, c'est seulement quand elle est terminée qu'on peut en faire l'analyse et en faire le bilan. Mais la mienne est pas encore terminée, enfin j'espère. Mais je me dis que quand même, j'ai l'impression moi maintenant mon engagement est consolidé et continue même en ce moment, donc ça changera plus mais on n'est

Si la reconstruction linéaire des trajectoires relève, dans certains cas, d'un phénomène d'illusion biographique, en revanche, pour une large part des acteurs rencontrés, la fidélité aux convictions et engagements de l'époque persiste et demeure revendiquée.

Aller jusqu'au bout

Cette fidélité à soi signifie également aller au bout de ses choix en matière d'action, comme le soulignait C. précédemment¹, cette option pouvant également se décliner en termes stratégiques :

« Dès le début, on a dit : on n'auto-dissoudra pas l'organisation. Ça c'est un des premiers accords car on venait, nous, D., moi, des GARI. D'autres venaient des groupes maoïstes qui avaient été... écœurés, qui étaient été jusqu'à l'écœurement des autodissolutions, chaque fois qu'il y avait un peu des dangers, on foutait l'organisation par terre, et donc l'accord... Ça c'était un désaccord qu'on avait : c'est-à-dire là, on va aller jusqu'au bout. Advienne que pourra ! On a hissé le drapeau des pirates et on est parti, on est parti sur le bateau et on a dit : on va jusqu'au bout. Il y a des moments comme cela toujours dans le choix des générations. Notre génération de militants d'ici, on a choisi... » (C.)

D., camarade des GARI puis d'AD, fait écho à ces propos, dans un entretien individuel :

« pour moi c'était logique de continuer mais de façon différente. De toute façon, nous, notre groupe dans les GARI, on savait qu'on n'arrêterait pas. On savait qu'à la fin des GARI, on n'arrêterait pas.

- Pourquoi ?

Parce qu'on considérait, nous à l'époque... qu'il fallait attaquer le capitalisme... voilà, sous toutes ses formes et qu'il fallait passer par une... forme de lutte armée. Voilà. Parce qu'on le constate toujours de toute façon... À chaque fois qu'il y a eu un mouvement ou une avancée sociale forte, il y a toujours eu une forme quelconque de lutte armée ou de radicalisation. Le reste, ça n'existe pas. » (D., GARI, AD)²

Certains le résumant de façon lapidaire, telle cette ancienne des GARI : « La radicalité, c'est... c'est vraiment être prêt à aller jusqu'au bout » (F.), c'est-à-dire aller jusqu'au bout de ce que l'on pense, de ses convictions qui, en l'occurrence, portent les individus à vouloir changer voire renverser le système.

pas un surhomme non plus, c'est-à-dire que tout peut arriver. Donc le doute, il est permanent, et puis je pense que douter c'est quand même une qualité. »

¹ « non, j'arrêterai pas » (C).

² Qu'il soit question des GARI, d'AD mais aussi de la GP ou des NAPAP, les individus s'engagent dans et participent – voire parfois initient – des collectifs d'action. La dynamique affinitaire constitue un ferment. À l'exception de la GP, ces groupes ont pour caractéristique, dans les cas étudiés, d'être des structures souples, regroupant peu d'individus et au sein desquelles la solidarité revêt une fonction de cohésion forte. Ainsi les exécutions menées par AD ont été revendiquées, devant la justice, collectivement sans qu'aucun des membres du groupe ne se désolidarise. De même, plusieurs des actions conduites par les GARI l'ont été en solidarité avec des prisonniers politiques en Espagne. La souplesse des structures – *i.e.* la possibilité, confirmée lors des entretiens, d'en sortir sans conséquence vitale – interdit de parler d'embrigadement. Les actions les plus graves (exécutions, attaques de locaux à l'explosif) sont discutées et décidées au sein de ces collectifs avant d'être mises en œuvre.

L'engagement qui dure

La capacité à s'engager sur le long terme – comme constitutive d'un engagement dit radical – se retrouve chez des militants antifascistes menant des actions d'un spectre plus large et n'ayant recours à la violence que de façon ponctuelle, comme Za., interrogé sur le sens du terme « radicalisation », le suggère :

« La radicalisation, c'est effectivement à la fois avoir des positions politiques, des analyses entre guillemets "plus... poussées" que le commun des mortels de ce qu'on peut trouver sur l'échiquier politique, mais pour moi la radicalisation, c'est aussi la capacité à durer sur le temps de son engagement. C'est-à-dire que... parce que être radical six mois, un an, deux ans, c'est super, mais... je pense que la vraie radicalité, c'est des gens qui arrivent à militer, s'adapter, à continuer de lutter sur 20-30 ans. Ça pour moi, c'est une vraie forme de radicalité. Je sais que... ça correspond pas à ce qu'on entend dans les *media* ou à l'image qu'on se fait des radicalités mais pour moi la radicalité, c'est ça : c'est d'être capable de continuer à militer, à lutter en fonction de... à travers... sur plusieurs décennies, et à s'adapter avec... à la vie de famille, la vie professionnelle, avec ce qui nous peut arriver, et pour moi, la vraie radicalité c'est ça, c'est d'être fidèle à ses engagements sur... de nombreuses années, de lutter et c'est pas de... tout péter. Si c'est pour tout péter pendant un an et après disparaître des radars, c'est pas... enfin, en tous cas, c'est pas ma conception de la radicalité. Si on pète tout pendant 20 ans, bon là, bingo, chapeaux bas !!! Mais voilà, la radicalité, c'est pas *forcément* l'intensité de l'action ou de l'engagement sur le moment, c'est vraiment sa capacité à durer. » (Za., 40 ans, ancien du Scalp-Reflex)

L'intensité de l'engagement, l'engagement radical signifie alors engager sa vie et l'engager sur la durée. La double caractéristique d'un engagement qualifié de radical tient donc à la fois au fait d'être coextensif à la vie mais également d'être mû par des convictions qui appellent intrinsèquement l'action et qui est vécu sous la modalité du devoir moral. Se dessine ainsi une nouvelle détermination de l'engagement, défini comme radical, à partir de deux caractéristiques d'origine non psychologisantes mais de nature descriptive – quoique l'on puisse penser de la pertinence pragmatique du fait d'agir conformément à des convictions révolutionnaires, dans le contexte contemporain. Les acteurs entrent alors dans un processus d'alternation qui a le sens d'une conversion à l'activisme politique, qui n'est pas nécessairement le fruit d'une rupture existentielle mais qui implique et présente des incidences sur l'ensemble des dimensions de la vie.

L'engagement qui suppose d'agir

Plusieurs des jeunes activistes rencontrés le disent : « Radical, c'est quelqu'un d'engagé, qui y croit fort et qui veut se bouger. » (O., antifasciste) La radicalité a le sens d'un rapport constitutif à l'action, perçu, par les acteurs, sous la modalité du devoir moral. Cet ancien Black Bloc de 25 ans l'affirme :

« Je crois que *ce qui me définit, c'est pas ce que je dis mais c'est ce que je fais.* Je crois que ce qui définit les gens,

c'est ce qu'ils font aussi. On peut dire ce qu'on veut, c'est intéressant, on blablate et tout mais après ce qui nous définit, c'est sur le terrain. Qu'est-ce qu'on fait ? Qu'est-ce que moi je ferais ? Et après là ça m'apprend à réfléchir sur moi-même. » (J.)

La conscience du devoir – qui porte à l'action – est prégnante chez les acteurs ayant pris le plus de risques, du fait des moyens mis en œuvre. Cette femme du noyau internationaliste d'AD, interrogée sur de possibles doutes, notamment dans la clandestinité, l'avoue :

« Non, on a jamais eu de doutes : on faisait ce qu'il y avait à faire. Il fallait bien que certains le fassent puisque d'autres ne voulaient pas le faire. Moi, je trouvais ça très bien. Ça me convenait parfaitement. » (G.)

La nécessité morale, dans un contexte historique donné, d'un recours à des moyens extraparlimentaires, en particulier lorsque le réformisme a montré ses limites, transparaît dans le discours de ce militant antifasciste, condamné pour usage d'explosifs :

« nous, on a fait ce qu'on *devait faire*. On a fait ce qu'on a pu. Savoir si on avait raison ou pas. Je pense que peut-être que dans 20-30 ans, peut-être que les gens, ils auront une opinion, ils diront des choses sur nous. Voilà, moi je regrette pas ce que j'ai fait. Et je pense qu'effectivement nous, on était dans un contexte à l'époque qui faisait qu'on avait... on s'est retrouvé à faire ça parce qu'on avait employé tous les moyens qui étaient à notre disposition de manière légale, qu'on a trouvé que ce seul moyen pour essayer d'arrêter un petit peu... le FN. Après, avec la lecture d'aujourd'hui, forcément, vu où ils en sont... on n'a pas arrêté le FN mais bon... on savait très bien qu'on n'allait pas l'arrêter. Mais c'était pour nous une manière de dire attention... voilà, il y a des gens qui s'organisent. On peut résister, et on peut leur faire mal. C'était aussi un moyen de leur faire comprendre à eux qu'ils arrivaient pas comme ça, qu'ils allaient pas juste claquer des doigts et prendre tout ce qu'il y a à prendre, qu'il y avait des gens qui allaient leur faire payer très cher. » (V.)

Ainsi l'engagement radical désigne un engagement total, au cœur duquel se pose, de façon cruciale, la question de la nécessité d'un passage des idées à l'action.

Cet ancien d'AD le suggère lorsqu'il revient sur l'initiale de son parcours :

« [...] en même temps le GARI frappait. [...] Ils avaient bombé toutes les routes du Sud. Et avec des copains, on a commencé à se dire : la Ligue, ça nous pompe, tout ça. *Il faut commencer faire des choses*. Il y avait la RAF qu'on arrêtait, qu'on exécutait. Avec le garage Mercédès, les moyens du bord, comme quand on était gaffette. Je sais pas comment l'expliquer : il y a une énergie, une volonté, et puis tout nous appartient... faut pas être attrapé. Et il y a tout ça et puis, il y a la rage, il y a la rage de voir tous les démocrates qui viennent nous gonfler, faire leurs manifs. Et les autres, on les exécute. Donc quand vous êtes jeune, tout ça, c'est vrai qu'il y a peut-être pas l'analyse, d'avoir la distance avec les faits mais il y a la rage, quoi. On est en train de tuer... nos camarades quoi... ils ont le même âge à trois ans près, quoi.

Et donc tout ça monte. » (Y.)¹

2.3 UNE POSTURE, LE REFUS DU COMPROMIS

Cet engagement, dit radical et qui nourrit des conséquences sur l'ensemble de la vie de l'individu, s'articule à la fois autour d'une exigence d'action mais également dans une posture morale et intellectuelle, caractérisée notamment par le refus du compromis et une volonté de ne pas reculer face aux risques qu'implique l'engagement. Le refus du compromis se déploie en particulier dans le rapport à l'adversaire, qu'il s'agisse des institutions de l'État, du système (*i.e.* le capitalisme) ou de ce qui représente, pour certains acteurs, le fascisme. Le discours de cet étudiant de philosophie, acteur du cortège de tête en témoigne. Il se fait le porte-parole d'une disposition théorisée au sein de son groupe² :

« Après, au sein de nous-mêmes, on parle de radicalité. C'est-à-dire qu'on revendique une forme de radicalité au sens où il y a quand même cette dimension de contestation réelle [...] et qui veut se mettre en place qui refuse le compromis. Le radical a aussi cette dimension-là de refus de compromis avec l'adversaire. [...] On va chercher à la racine même existentielle, métaphysique, éthique, c'est-à-dire qui ne s'arrête pas qu'à une dimension de : "on est un parti et on a des revendications qu'on aimerait bien mettre en place et qu'on va demander ou faire, qu'on va revendiquer, on va contester." Non, c'est pas ça. C'est : ici et maintenant, on repense nos rapports interindividuels, intercollectifs, on repense notre rapport aux choses » (A.)³.

¹ Sur la fonction des émotions dans les parcours militants radicaux, voir Guibet Lafaye, 2017b. Nous avons montré que le creuset et le moteur exclusifs de l'action radicale ne se trouvent pas dans les émotions mais bien plutôt dans l'existence de cadres d'injustice légitimes aux yeux des acteurs.

² Les formations des cortèges de tête en France sont bien plus volatiles que dans d'autres pays mais elles reposent également, au-delà des convergences idéologiques, sur des dynamiques affinitaires.

³ L'ensemble de l'extrait donne : « Après, au sein de nous-mêmes, on parle de radicalité. C'est-à-dire qu'on revendique une forme de radicalité au sens où il y a quand même cette dimension de contestation réelle [...] et qui veut se mettre en place qui refuse le compromis. Le radical a aussi cette dimension-là de refus de compromis avec l'adversaire. Refus de compromis avec... ou plus exactement qu'avec l'adversaire... oui, il y a des adversaires. La police peut être un adversaire, les hommes politiques, les bureaucrates, et ceux qui font fonctionner... le système en ayant un minimum de pouvoir peuvent être considérés comme des adversaires ou des ennemis politiques. Mais en tous cas... voilà du coup, il y a cette dimension de « refuser le compromis », radical, oui, au sens de : on va chercher à la racine, c'est-à-dire comme j'en parlais tout à l'heure. On va chercher à la racine même existentielle, métaphysique, éthique, c'est-à-dire qui ne s'arrête pas qu'à une dimension de : "on est un parti et on a des revendications qu'on aimerait bien mettre en place et qu'on va demander ou faire, qu'on va revendiquer, on va contester." Non, c'est pas ça. C'est : ici et maintenant, on repense nos rapports interindividuels, intercollectifs, on repense notre rapport aux choses, que ce soit les choses au sens extrêmement large : l'objet... en tant que consommé, en tant que objet de vente, en tant que valeur de l'objet, toutes les dimensions que peut avoir un objet ; rapport à l'espace, rapport à la musique, à la pensée, rapport à l'environnement. « Radical », c'est vraiment... je pense qu'il y a vraiment cette dimension : on va chercher les choses à la racine des choses, on essaie de repenser les choses en profondeur, de repenser et de transformer les choses aussi. Cette dimension de pensée s'accompagne nécessairement avec une dimension de... mise en pratique, quoi. Même si je déteste... je trouve que philosophiquement la distinction théorie/pratique en philosophie est pour moi une dimension... !!! [Il souffle.] Même chez Aristote qui, on va dire, est l'initiateur de cette distinction, la distinction n'est pas si nette que ça. La pratique a une dimension théorique extrêmement forte et la théorie a une dimension pratique extrêmement forte. Et les deux s'entremêlent complètement. C'est-à-dire que quand on fait de la philo, on pense la place de la philo au sein d'une pratique, et comment la philo est elle-

La même attitude se retrouve chez cette femme de 23 ans, habitante de la ZAD de Notre-Dame-des-Landes, également interrogée sur le sens du terme « radicalisation » :

« Pour moi, ça résonne comme ce truc de : “il y a pas de compromis et il y a pas de négociation”, pas parce qu’on veut pas discuter avec vous mais juste parce qu’on veut pas avoir à faire avec vous. Du coup, il y a pas le choix. C’est soit vous nous laissez faire notre truc à notre sauce, soit ça se passera mal. Moi, je le vis comme ça. » (H.)¹

2.4 LE RAPPORT AU RISQUE

Au-delà du refus du compromis et de l’attachement à des convictions minoritaires – ou faiblement partagées –, on a caractérisé la pensée extrême – au même titre que le terrorisme – par une propension au sacrifice. « La pensée extrême [...] manifeste l’aptitude de certains individus à sacrifier ce qu’ils ont de plus précieux (leur carrière professionnelle, leur liberté...) et en particulier leur vie, et dans de nombreux cas celles des autres aussi, au nom d’une idée. » (Bronner, 2016, p. 13), c’est-à-dire pour l’extrême gauche au nom d’une conception de la société juste. Ainsi « certains individus adhèrent si *inconditionnellement* à un système mental qu’ils lui subordonne[raie]nt tout le reste. » (Bronner, 2016, p. 13) Pourtant cette attitude – comme G. Bronner le reconnaît également – est le propre de tout passionné et pas simplement des individus embrassant la violence politique. Elle appert chez de nombreux militants politiques de base, résolument engagés.

Néanmoins les acteurs, convoquant la violence politique, ont également un rapport au risque, distinct de l’essentiel de la population. Leur rapport à la légalité et à l’usage de moyens violents font d’eux des « déviants », sachant que « le concept [de conduite déviante] renvoie à des situations dans lesquelles des personnes, prises dans un faisceau de revendications ou de valeurs contradictoires, ne choisissent pas tant des options déviantes que des solutions lourdes de risques de déviance. En ce sens, la déviance est simplement l’une des conséquences possibles de leurs actions, mais n’est pas inévitable. » (Lemert, 1967, p. 11) Cette tolérance au risque est particulièrement manifeste, lorsque les actions voisinent avec le

même une pratique, comment elle permet de penser la pratique, comment est-ce que la pratique est elle-même liée à la philosophie. Voilà, les deux s’entremêlent complètement. Bref... » (A.)

¹ Voir aussi supra V. (2.2), ou infra W. (3.1) et Z. (3.1). T., qui vit aussi sur la ZAD, lui fait écho dans sa réponse à la même question : « radicalisation, c’est *radicus*, racine : ça vient de racine, ça vaut le coup l’étymologie là parce que en fait c’est essayer de comprendre c’est quoi l’origine du problème, la base de la base du problème. On vit dans monde coercitif, à chaque instant, les crédits de ta banque, la police est coercitive, les lois aussi, ton patron, ton proprio est coercitif, du coup... face à ça faut 1. se défendre, et 2. radicalisation c’est pas juste essayer de montrer que c’est des aménagements qui vont suffire à résoudre la question, mais c’est *un système complet qu’il faut renverser*. C’est démontrer, c’est cohérent d’être anti capitaliste quand t’as une conscience écologique, car ça permet de considérer toute la chaîne de production, d’exploitation, la mentalité de profit qui sous tend tout ça. C’est pas possible si tu restes dans un système capitaliste d’avoir des solutions écologiques. Du coup, c’est une manière de ne pas se laisser bernier par le *green washing*, qui des fois est très pernicieux, très flag, toujours essayer de considérer le système global, toute la chaîne, les faits derrière le discours, voir ce qui se passe sur le terrain, pas tolérer le mensonge ou le doute. Pour moi, ça a ce sens-là quoi, d’aller vraiment... de... de pas te satisfaire de trucs dont t’es pas sûr quoi, de balayer le mensonge et de rebâtir sur des trucs qui te paraissent, qui te paraissent vraiment fondamentalement intègres et vrais, quoi. Et donc voilà... d’où *ne pas tolérer* un réformisme si t’as l’impression que ça maintient... une structure sociale profondément injuste, en fait. Il faut repartir de la base : comment tu décides ensemble, comment tu gères ensemble, comment tu vis ensemble, repartir... et en fait si ça implique de repartir, de rebâtir une société depuis le début, ben pourquoi pas. Et si ça implique de pas y arriver de si tôt, ben oui c’est la vie parce qu’il y a tout à refaire. » (T.)

terrorisme. Le « terroriste » a, à la fois, une conscience aiguë du risque mais également une tolérance à ce dernier du fait de son engagement, d'un « engagement intense pour une cause » (Crenshaw, 1981, p. 393). Ce dernier est suffisamment fort pour rendre le risque acceptable au même titre qu'un potentiel rejet social induit par les actions commises. De façon plus générale, les théories de la déviance ont montré que « la conscience des risques encourus, qu'ils soient formels ou personnels, a relativement peu d'incidence sur l'adoption ou non de conduites criminelles. En somme, la reconnaissance de la légitimité de la sanction pénale pèserait d'un poids négligeable dans le choix de l'infraction. » (Ogien, 1995, p. 50) Les discours recueillis montrent bien que la force de l'engagement se mesure également dans la conjonction d'une conscience des risques et du fait de ne pas s'y soustraire, que ces risques induisent des conséquences sur la vie de l'intéressé ou coïncident avec une mort violente (voir G., supra), ainsi que le reconnaît ce militant antifasciste :

« t'as tellement de choses à sacrifier si tu fais une action. J'y crois en mon discours. Si demain on me dit : c'est ton travail ou ton discours. Et ben ça sera mon discours. Et limite, c'est là où l'État français est stupide parce qu'il pousse à la radicalisation des gens. » (Z.)¹

Cette femme de la mouvance d'AD évoque comment cette conscience a émergé au cours de son parcours :

« Au moment où on a commencé à s'ouvrir à des activités autres... ça a été par l'Italie² [...], qu'on a été proche, on a toujours eu quelque chose de proche, de proximité, et des rencontres de ces Italiens [...] et [c'est] par ce biais-là de la compréhension que l'action peut avoir des conséquences et que c'est pas qu'un jeu. [...] et de réfléchir donc : je peux m'engager... de façon assez totale. » (E.)

La mise en péril de son existence – plus prégnante chez les anciens membres d'AD que chez les militants d'extrême gauche les plus jeunes – est conçue comme une conséquence possible des choix idéologiques et stratégiques réalisés. Après avoir évoqué précédemment la possibilité de la mort, G. poursuit :

« La prison, c'est... une parenthèse, une parenthèse dans le combat, elle est plus ou moins longue mais peu importe c'est quand même une parenthèse.

- Ça c'était intégré comme une possibilité... ?

Elle nous faisait ni envie ni peur. C'est un élément, c'est tout, un élément dont on tient pas plus compte que ça. Il faut pas sinon on fait rien. Si on veut rien faire et bien [...], on reste à la maison tranquillement, on fait un boulot ou pas. »³

Cette prise de conscience est présente dans le discours de Q., anarchiste actif dans les années 1970-1980 :

« c'est vrai que malgré tout, même si on était enthousiaste, on pouvait se douter qu'en multipliant les attaques de banque ou des actions autres, il y avait des chances qu'un jour ou l'autre, on soit pris.

- Relance : vous l'envisagiez comme quelque chose de...

¹ Voir aussi G., 2.2, sur la clandestinité.

² L'enquêtée fait ici allusion à l'arrivée d'Italiens qui fuyaient les années de plomb et à la solidarité qu'ils ont trouvée dans certains milieux à leur arrivée en France puis à une nouvelle vague de réfugiés également venue d'Italie à partir de 1981.

³ Voir aussi C., supra.

C'était un choix, c'était la lutte. C'est comme demander aux Moï pendant la guerre si c'était... s'ils pensaient faire de vieux jours ! Les gars, quand on s'engage, surtout quand prend des armes ou on emploie des moyens illicites... on peut se douter qu'un jour ou l'autre, il y a une chance... le plus tard possible, au moins on espérait...

F. : parce qu'on pense toujours qu'on arrivera à éviter ça. Mais quand ça tombe, ça tombe. » (Q.)

La possibilité de la prison, la confrontation avec la répression, dans ses aspects à la fois physique et judiciaire, sont des éléments intégrés, par les acteurs d'hier et d'aujourd'hui, comme constitutifs du type d'engagement assumé. Qu'ils aient été actifs il y a 40 ans ou qu'ils le soient aujourd'hui, les individus rencontrés sont conscients que la lutte contre le système appelle inévitablement la répression par celui-ci, laquelle, loin de les dissuader, ne contribue qu'à les renforcer dans leurs positions et convictions (voir Sommier, 2008 ; Dorronsoro, 2008).

3. La radicalité, basculement ou continuité d'une trajectoire ?

3.1 LA RUPTURE BIOGRAPHIQUE

Basculement vs. irréversibilité

Au rebours de ces extraits, il est commun d'interpréter les processus de radicalisation en termes de basculement et/ou de bifurcation (voir Martinez, 2008 ; Khosrokhavar, 2014, p. 26)¹. Cette lecture est très prégnante dans la sphère politique, les institutions de pouvoir² ainsi que dans la presse³. Dans certains cas, la montée en radicalité coïncide avec l'attribution d'une signification politique à une existence et à une trajectoire sociale, à partir d'un événement déclencheur (voir Tarragoni, 2012). Incontestablement, la rupture ou le basculement – eu égard à la vie sociale – est d'autant plus marqué que les individus entrent dans la clandestinité ou orchestrent leur existence à partir de moyens illégaux (squats, réappropriations – *i.e.* vols –, occupations de zones, etc.). Parmi les individus rencontrés, une poignée seulement a connu des périodes de vie clandestine⁴. En revanche, tous ont employé des moyens d'action illégaux et ont un rapport non conforme à la partition du légal et de l'illégal. L'entrée dans la clandestinité est concomitante d'une rupture biographique, en particulier lorsque le groupe s'apparente à une institution totale *a fortiori* de taille réduite (voir Sommier, 2008, p. 23). Cette rupture biographique passe par la renonciation à une identité antérieure, l'adoption d'un pseudonyme (« nom de guerre »), l'intériorisation de règles de comportement codifiées voire, dans certaines organisations, par des techniques de

¹ Sur les usages de la notion de « bifurcation » dans l'analyse sociologique des trajectoires, voir Negroni (2005), Bidart (2006) et Talpin (2010).

² Voir le Kit de formation du Comité Interministériel de Prévention de la Délinquance sur la prévention de la radicalisation, la typologie des cinq modes de basculement proposée par le Centre de prévention contre les dérives sectaires liées à l'islam (CPDSI) et reproduite dans le document de « Prévention de la radicalisation en milieu scolaire », envoyé par le ministère de l'Éducation nationale dans toutes les académies.

³ Voir l'interprétation du parcours de Frédérique Germain (AD) par *Le Monde* : « Sur les mécanismes par lesquels une jeune fille, apparemment bien sous tous rapports, bascule insensiblement dans la délinquance et le terrorisme, on n'en saura pas davantage. » (*Le Monde*, 14/01/1988) Voir aussi pour la Fraction Armée Rouge (RAF), *Le Monde*, 1/08/1988, p. 11, « Portrait d'une adolescente à la dérive », Humblot Catherine.

⁴ Il s'agit principalement de personnes ayant fait partie d'Action Directe.

mortification. De même, la déviance, qui s'affirme dans un rapport non conforme à l'illégalité, se déploie selon un processus pouvant s'apparenter à un engagement dans une « carrière », pour autant que la personne inscrit alors une partie de sa vie dans un milieu organisé (voir Ogien, 1995, p. 113). Les entretiens laissent poindre quelques illustrations de ce « basculement », comme dans le discours de ce membre fondateur de la GP :

« moi j'avais rencontré - venant de là où je venais [*i.e.* la grand bourgeoisie] - le communisme au travers de la lutte anti-impérialiste, c'est-à-dire de la guerre du Vietnam, et on peut dire que ma vie avait basculé à partir de ce moment-là. Ça c'était avant 68, et avant la GP. C'était l'année 67 exactement. [...] C'était pas du tout théorisé comme après, mais là il y avait déjà des actions violentes, enfin quand même assez violentes puisque moi, j'ai été blessé plusieurs fois à ce moment-là, enfin blessé par des coups de matraque, ou des coups de pelle avec le sang qui coule, et quand même ça fait un traumatisme. Ça fait un choc. [...] Ça a été pour moi... une expérience fondamentale. C'est-à-dire que je me suis engagé contre la guerre du Vietnam, j'ai participé à des actions violentes contre la guerre du Vietnam. J'ai été blessé, et à partir de ce moment-là, *ma vie a changé, le cours de ma vie a changé*. Et disons que la GP, c'est la suite de ça. Mai 68 et la GP, c'est la suite de ça. Moi, l'engagement, il était avant. Dans ce contexte-là, l'engagement c'est le communisme ».
(S.)

De même, K., membre des NAPAP se souvient :

« moi, à un moment donné, j'ai dit : *Ma vie, elle bascule*. Mon diplôme de Sciences Po Paris, poubelle ! Etc. Et là, ça, c'est un engagement. Et c'est un point de non-retour. Et c'est un acte violent aussi par rapport à moi. D'accord ? La première violence, c'est : Qu'est-ce que je fais de ma vie ? Ça commence comme ça, la première violence. Qu'est-ce que je fais de ma vie ? Qu'est-ce qu'elle devient cette vie ? Voilà ! »

19 entretiens évoquent le paradigme du basculement. Toutefois hormis ceux précédemment évoqués, rares sont les individus (4) qui le convoquent pour rendre raison de leur trajectoire. L'illusion biographique, tenant à la reconstruction et à la réinterprétation rétrospectives, pourrait être ici bien plus fortement à l'œuvre. Ces extraits illustrent néanmoins une forme de bifurcation politique spécifique, où la *nouvelle identité* est perçue comme difficilement réversible ou questionnable, mais caractéristique d'un processus d'alternation. Elle implique l'endossement d'une croyance « totale »¹ et une reconversion identitaire (voir Tarragoni, 2012). Pour les personnes interrogées, la « croyance totale » s'illustre de façon emblématique dans l'adhésion à une idéologie révolutionnaire mais aussi, partiellement, dans certaines interprétations de l'antifascisme, lorsqu'il est question de lutter contre l'ensemble des inégalités, engendrées par un système, ou dans la tradition de l'antifascisme héritée notamment de la guerre d'Espagne. La « bifurcation » biographique (Tarragoni, 2012), étape du processus d'alternation, est explicite chez certains militants².

¹ Que l'on appréhende assez bien dans la question : « y a-t-il des moments où vous avez douté » ?

² On le perçoit dans le discours de H., développant la signification que son engagement revêt pour elle-même : « Parce que je suis assez fondamentalement persuadée que quand même... la manière dont on vit, c'est une manière beaucoup plus... c'est, tu vois, prendre la liberté, là où on te la refuse. Et c'est ça, je crois. Moi, j'ai fait ce choix de vie là parce que très clairement j'étais mal dans ma manière de vivre avant et... et je me sentais pas libre, je me sentais pas actrice, je me sentais pas décisionnelle sur ma vie, même si, tu vois, ça se fait toujours

Néanmoins et pour ne pas céder à la mythologie, il convient de souligner que des acteurs de la lutte et de la propagande armées se sont, dans le cours de leur existence, détournés de leur engagement initial. Certains individus, très actifs dans leur jeunesse, se sont orientés – l'âge aidant – vers une militance plus compatible avec une vie familiale. D'autres, enfin, sont revenus sur leurs convictions et ont abandonné ce combat.

Toutefois cette bifurcation est moins interprétée, par les acteurs, en termes de basculement que d'irréversibilité. Cette transformation subjective de soi s'entend, dans les discours, comme une étape dans une dynamique qui se veut irréversible, conformément au paradigme de l'alternation. Bien que ces formulations soient le produit de reconstructions rétrospectives, plus présentes dans les entretiens avec des personnes, ayant une longue histoire d'engagement derrière elles, que chez de plus jeunes militants qui n'ont pas tous théorisé les étapes de leur carrière militante, elles présentent une pertinence heuristique. En effet, le paradigme de l'irréversibilité est bien plus marquant, dans le vocabulaire employé par les acteurs, que celui du basculement comme ces extraits le suggèrent :

« "Radicalisation" permet... le fait qu'on ne peut plus revenir en arrière, ça c'est bien. C'est une prise de conscience la radicalisation. Parce que quand on regarde les autres, tous ceux qui... se sont engagés dans cette forme de lutte, finalement... quand on regarde nos vies, au sens capitaliste du terme, on n'a pas vraiment besoin de faire ça. Et pourtant on le fait. C'est vraiment passer de ce confort bourgeois qu'on avait à une vie dite – et encore faut pas exagérer – de hors la loi. Pourquoi, pourquoi on fait ça ? C'est à mon avis qu'il y a une raison morale, et vraiment une émancipation qui est présente, du coup... c'est je pense que c'est ça la radicalisation : c'est de voir le monde tel qu'il est et le refuser... parce qu'il est mauvais. » (W., étudiant actif dans les cortèges de tête, interrogé sur le sens du terme « radicalisation »)

Interrogé sur des événements qui auraient eu « un rôle décisif », pour lui, C. répond :

« Oui, bien sûr. Bien sûr

Oui oui, non non, je pense à des choses, il y a des engrenages : il y a des petits... *des clapets qui empêchent tout retour en arrière*. On peut toujours sauter du train. Vous

mais dans un cadre hyper restreint quand même et que pour moi... opter sur ce mode de vie là qui est, tu vois, aussi une manière de parler, tu vois, parce qu'au final, ça veut dire quoi ? ça veut dire, ça veut pas dire qu'on ira plus jamais travailler, qu'on utilise pas l'argent, qu'on reproduit pas à des moments des schémas de la société aussi, ça veut pas dire qu'on n'est complètement les supers héros du militantisme ou des modes de vie alternatifs, non !! Ça veut dire qu'en fait juste qu'on sort du moule nous aussi, juste... on s'octroie cette possibilité de faire autrement là mais en choisissant des modes de vie qui incluent aussi... de vivre à des moments... d'avoir des pratiques illégales, tu vois, aussi une prise de risque autre. Et je sais pas, moi je pense que se réapproprier sa vie, au travers de se réapproprier ben de ce dont on a besoin dans la vie, de s'autonomiser, de modes de vie... via les pratiques agricoles, les énergies. C'est ça, c'est qu'ici il y a tout un tas de trucs qui se mélangent, qui s'entrecroisent. Il y a l'engagement politique de : "le système dans lequel on vit, il est hétéropatriarcal, il est normé, la population, elle est soumise à comment est-ce qu'on décide que les gens vont vivre" quand même beaucoup. Et que nous en plus, on est la jolie face du monde – on vit quand même dans les pays blancs, occidentaux... –, et que l'autre partie du monde qu'on exploite pour avoir le niveau de confort qu'on a ici. Donc il y a cette partie là et il y a aussi la part d'essayer de se réapproprier la terre, et puis des modes de vie plus simples, et de juste faire les choses par nous-mêmes et se rendre compte que... que c'est possible de le faire. Et s'émanciper en fait... Il y a plein de pans. »

Voir aussi B., militant phare de mai 68, interrogé sur ses choix de l'époque : « Donc ça s'est jamais posé au sens de... ça a fourché comme ça. C'est le *clinamen* de Lucrèce. Pourquoi je me suis retrouvé à porter la banderole du premier mai, de la grande manif après le vendredi des barricades, il y a une grande manif le 13 mai. Je ne sais même pas. J'ai même pas de conscience : on est porté là dedans, on y va, on ne réfléchit pas. »

discuterez avec D., parce que lui il a sauté du train. [...]

Moi, par exemple, j'ai toujours dit, par rapport à moi, etc., mon radicalisme : mais par exemple l'exécution de mon camarade Puig Antich a été un... qui a été le dernier garrotté en Espagne... C'est des déclics quoi. Quand le système est capable de ça... il y a plein de petits détails dans la vie de lutte qui fait que voilà : il n'y aura pas de retour en arrière. » (C., AD)

Ces aspects se retrouvent chez les militants les plus jeunes comme cette étudiante de la Sorbonne :

« [...] J'ai aussi découvert un peu les squats, la vie militante d'extrême gauche. Et en fait, c'est... je me souviens à un moment, quand on n'avait pas manifestation, il nous manquait quelque chose. Et je me suis rendue compte que bah je ne pouvais plus reculer en fait. Je n'avais jamais particulièrement eu envie de m'engager comme ça mais ça s'est fait sur le tas... et je me disais : "Mais je ne peux plus rentrer chez moi, fermer les yeux et retourner à ma petite vie". » (Xa.)

Les reconstructions *a posteriori* des histoires individuelles par les acteurs font ainsi émerger un moment clef¹, intervenant comme un « déclic » à partir duquel un processus, perçu comme irréversible et témoignant d'une alternation, se met en place. L'analyse des transformations subjectives, empiriquement saisies, suggère donc de complexifier la perspective du « pas à pas », en l'associant à l'identification, pour certains individus, de moment(s) de prise de conscience spécifique(s). Le caractère incrémentiel de la radicalisation politique ne rend compte que d'une partie des processus de radicalisation. Celui-là doit être pensé en complémentarité avec des moments de rupture politique (voir Collovald et Gaïti, 2006, p. 42). Ces étapes ne sont toutefois pas à appréhender comme des déterminants ou des causes dans des trajectoires de radicalisation mais comme des moments cruciaux dans le retour réflexif que les individus opèrent sur leur trajectoire. La diversité de ces moments clefs prévient de l'erreur méthodologique et interprétative consistant à déduire du résultat les raisons qui y ont conduit.

Ainsi l'usage de la violence intervient rarement comme un basculement soudain et inattendu, comme l'effet d'un phénomène strictement subjectif. Il constitue plutôt le produit d'une carrière spécifique marquée, entre autres, par une socialisation singulière, des rencontres, des mises en réseau susceptibles de favoriser l'entrée dans un activisme à haut risque (McAdam, 1986). Certains lieux de socialisation (quartiers, bars, associations, squats, etc.), par exemple, favorisent l'acceptation de la violence ou sa préparation (voir Della Porta, 1995). Les squats sont des lieux d'intégration et d'acceptation d'une culture de l'illégalité dans les milieux d'ultra-gauche en Europe (voir Sommier, 1998). En ce sens, les trajectoires et le recours à la violence – *i.e.* la radicalité – ne peuvent se comprendre qu'au moyen d'une analyse contextuelle qui articule les biographies au(x) groupe(s), aux réseaux d'appartenance et plus largement aux contextes sociopolitiques (voir aussi Hairgrove et MacLead, 2008).

Un choix

¹ Celui-ci pouvant être également constitué en scène archétypale (voir Guibet Lafaye, 2017b).

Si le « basculement » tend à traduire l'effet, sur l'individu, d'un certain contexte ou d'une situation donnée, le « choix » – qui évoque également une forme de rupture biographique¹ – exprime une dynamique subjective d'alternation explicitement initiée par l'individu. Il constitue l'archétype subjectif de la rupture biographique, dans son aspect notamment existentiel (voir Sartre, 1938, 1943)². L'évocation d'un choix n'est pas toujours explicite dans les entretiens mais elle apparaît dans 35 d'entre eux. Onze individus refusent avoir choisi, *i.e.* estiment ne pas avoir d'autre choix que de faire ce qu'ils font ou ont fait³. A *contrario*, Z., militant antifasciste, interrogé sur de possibles moments de doute, souligne la réalité du choix :

« S'il y a eu doute, c'était pas d'un point de vue politique. C'était plutôt dans ce qu'on va appeler la zone de confort.
- La zone de confort ?

C'est-à-dire que moi, j'ai perdu mes papiers à cause de mon militantisme. [...] Quand je les ai repris, c'est vrai que sur le moment, tu me posais la question "tu veux continuer dans cette voie-là ?" C'est pas que je manquais de convictions mais c'est que je calculais différemment. Et puis au final, je me suis dit que ce qui est fait est fait, en fait. Pas dans le sens... c'est pas vis-à-vis de la répression, c'est pas vis-à-vis de l'État mais c'est vis-à-vis de moi-même, c'est-à-dire que j'ai déjà une certaine manière de réfléchir, d'agir, de parler. Même si j'ai envie de recommencer à zéro, c'est pas possible, quoi. C'est pas une question que : tu te mets face au mur et que tu peux pas reculer mais c'est une question vraiment de dire : au final, j'ai eu plein de choix, je les ai choisis pleinement. Peut-être que quand j'étais jeune, c'était pas conscient, ou c'était de l'influence ou etc. Mais bon à 25-26 ans, tu choisis, quoi. Ouais, je pense que j'ai jamais douté, non. Peut-être j'ai douté beaucoup de la forme, de la façon mais du coup, le groupe, il évolue, comme toute chose. Mais sur la *nécessité* d'un engagement aujourd'hui contre... l'évolution des idées réactionnaires ou contre la répression, ou contre ce que j'appelle enfin ce qu'on appelle le capitalisme sauvage – pas le capitalisme de tous les jours –, non, je pense qu'il y a jamais eu de doute. Je dis pas ça pour faire le fanfaron. » (Z.)

Quand bien même ces extraits témoigneraient d'une rationalisation *a posteriori* et d'une mise en cohérence rétrospective, ils attestent que ce choix s'entend le plus souvent comme étant de nature politique, par exemple de type militant. Ainsi Z. poursuit, lorsqu'il évoque la signification de son engagement :

« Nous, on a fait le choix de... bouquiner, de travailler, de construire quelque chose qui dure dans le long terme, quoi, avec des plans, réfléchis ou pas, suivis ou pas, etc. Et au final, on est toujours là !! 12 ans !! Après entre temps, il y a eu mille évolutions. »

¹ L'idée que le choix puisse constituer une rupture est explicitée par ce militant ayant eu un rôle phare lors de mai 68 : « je pense qu'il y a une espèce d'alchimie dans la décision ou dans la politique, il y a quelque chose qui n'est pas de l'ordre du continu qu'on peut expliquer. Il y a une espèce de différence, de nouveauté des périodes, des temps. » (B.)

² Voir H. *supra* (3.1).

³ Trois sont ambivalents sur la question. Les 13 entretiens restant ne proposent aucune allusion à cette problématique.

De même, C. avoue :

« j'ai choisi ce camp-là et ce camp, il va m'amener où le... flot va m'amener. Voilà. J'ai choisi d'être dans cette histoire-là. Ça c'est presque existentiel quand on dit ça mais ça fait partie... Moi, j'ai une radicalité contre le système et en même temps j'ai aussi... je ne veux pas vivre une demie vie, je veux vivre une vie entière et j'ai eu l'impression, j'en ai toujours la certitude que j'ai eu une vie pleine parce que j'ai choisi ce camp-là. Voilà.

Ça c'est de l'existentialisme. J'ai lu beaucoup Sartre. Je m'excuse. »

Ce choix est aussi celui du passage à l'action, comme l'évoque cet ancien de la mouvance d'AD, revenant sur son passé : « La rencontre avec les premiers temps d'AD était complètement logique, était un choix de ma part. D'ailleurs, moi j'ai été contacté. C'est pas moi qui les ai contactés, c'est eux qui m'ont contacté. Je m'en souviens très bien c'est eux qui voulu me contacter, pas l'inverse. » (Ye.)

3.2 LA CONTINUITÉ

Tous les militants rencontrés ne placent pas leurs parcours sous l'ancrage d'un choix originel, existentiel¹. Aux antipodes du paradigme du basculement, nombreux sont ceux à penser leurs trajectoires en termes de continuité, que celle-ci renvoie à une histoire individuelle ou familiale.

Continuité personnelle ou continuité familiale

R., militante antifasciste, confie :

« [...] La révolte, je l'aie depuis gamine, j'ai l'impression.

En grandissant, en devenant adolescente, avec les grands concerts, SOS racisme : c'était mal vu d'être raciste. J'étais antiraciste : c'est en me renseignant que la révolte était plus large. En 95, j'ai participé aux mouvements sociaux. Je venais d'arriver à X. Dans les cortèges, je suis allée vers ceux qui étaient les plus radicaux : j'ai milité avec eux, au sein de P. J'ai continué à militer avec ces gens ».

De même X., militant autonome très actif dans les protestations contre la loi El-Khomri, reconnaît : « franchement ça s'est fait tout seul. Ça s'est fait vraiment tout seul. Après, j'étais disponible, [...] ma thèse, je suis plus à un an près. »²

Cette continuité de trajectoires est peinte par nombre d'enquêtés comme s'enracinant dans un héritage familial qu'il soit communiste, résistant ou, plus généralement politique, ainsi qu'en atteste cet ancien membre d'AD :

¹ B., interrogé sur les choix qu'il a fait à l'époque, le clame : « Ça s'est jamais présenté comme des choix. On était porté. »

² Za., militant antifasciste, interrogé sur de possibles événements décisifs dans son parcours, avoue « Non, c'est une accumulation... [...] Citer un événement en particulier, ça serait un peu fausser la réalité, c'est vraiment l'accumulation de plein de choses qui font... que j'ai voulu m'engager et que je continue à m'engager. »

« Au niveau de ma mythologie personnelle, c'est clair que j'étais dans la continuité des miens. Je suis d'une famille militante. Mais ça c'est très personnel. [Quand les flics m'ont arrêté,] en garde à vue je leur ait dit, dans ma famille, on ne parle pas à l'ennemi, donc je ne parle pas. » (J.C.)

Tout comme cette femme de la même mouvance :

« Moi, mon engagement, de fait, pour des raisons familiales, je sais pas, culturelles, [...] je me suis engagée jeune, mais j'ai jamais eu l'impression de... l'interrompre. [...] Aujourd'hui on est peu, je sais pas toujours si ça sert à quelque chose mais ce qui est certain c'est que voilà ça fait partie de ma vie, de me situer, de me dire qu'est-ce que je peux faire et de chercher un cadre collectif pour lutter contre certaines choses, pour protester, pour critiquer. Moi, voilà, en tous cas le cadre collectif et une réflexion... J'ai eu la chance... peut-être de me construire - je sais pas si c'est une chance -, je suis pas désesp... j'ai toujours l'impression que quelque chose sera possible. » (E.)

Ces propos évoquent autant de façons, pour les acteurs, de penser et de décrire leur trajectoire – quoi qu'il se soit passé dans les faits – qu'ils la pensent en termes de rupture définitive, radicale et irréversible, en termes de continuité, d'ancrage naturel, inné ou familialement hérité¹. Concevoir comme antithétiques les paradigmes du basculement – que nous préférons nommer prise de conscience ou étape irréversible – et de la continuité revient à s'interdire de penser la complexité et l'épaisseur des trajectoires en radicalité de l'extrême gauche française. Certains moments peuvent être identifiés comme décisifs mais ils s'inscrivent, le plus souvent, dans un parcours et dans une temporalité continue.

Certains moments peuvent effectivement être identifiés comme décisifs voire comme le point de départ d'un basculement

« [...] Et encore, je faisais pas semblant avant, je crois toujours à ces idées. Un jour, je me suis dit : tu fais semblant mec. Sur les réseaux, tu secoues les gens. Je me suis dit : c'est hyper nécessaire d'aller sur les ZAD, de prendre le temps, de le faire. Se dire : "et si". C'est vraiment d'y aller. Point barre. » (I., 30 ans, acteur des cortèges de tête)

De même, cette femme, militante à la GP, se remémore :

« Les étudiants d'Assas m'ont dit un jour : "on fait une action ce soir, tu viens ?" - "Ouais ! Pas de problème". À l'époque, 1970, les débuts de la GP. À l'époque, la GP avait tendance à faire des actions de commando en utilisant un peu les ficelles de l'espionnage, c'est-à-dire qu'on devait s'habiller très très bien pour passer inaperçu, jusqu'au moment où on intervenait, on lançait des cocktails Molotov sur un commissariat, toutes sortes d'action de ce type-là, complètement idiotes mais bon bref. C'était une vision d'action directe exemplaire, on va dire - c'était ça l'idée, je pense. À l'époque, je me posais pas trop de questions mais c'était à peu près ça. Et donc on était un petit groupe et moi, je suis restée dans ce petit groupe 4-5 mois. Après ils sont

¹ Si l'héritage familial peut faire l'objet d'une réappropriation mythifiée, il échappe partiellement au phénomène d'illusion biographique pour autant que les familiers se sont effectivement engagés.

partis de la fac, moi je suis restée, et j'ai commencé à faire un travail de masse, au nom de la GP parce que, moi, l'action strictement de commando, ça me paraissait très insuffisant. » (N.)

La problématique du « basculement » est excessivement simplificatrice. Les discours des acteurs montrent en effet qu'il n'existe pas d'antinomie entre l'évolution progressive et les moments décisifs des parcours de vie.

Les « petits pas »

La mise en évidence de cette continuité – récusant la thèse du « basculement » – paraît *a contrario* confirmer la thèse de l'« engagement par défaut » (Becker, 2006, p. 188), suggérant qu'il n'y aurait pas de date ou d'événement clef susceptible, en soi, d'expliquer l'engagement, mais plusieurs événements prenant sens les uns par rapport aux autres, tels des « sédiments qui façonnent une carrière atypique par des effets de seuil mais aussi parfois de hasard » (Sommier, 2008, p. 91). La notion d'« engagement par défaut » nous paraît néanmoins inappropriée pour rendre compte de l'engagement politique d'extrême gauche, quand bien même aucun événement clef ou aucune date précise ne pourrait être rapporté par certains des intéressés comme point d'« entrée en radicalité ». En effet, ce type d'engagement désigne « tout engagement réalisé sans que l'acteur en ait conscience [...] [et qui] survient au travers d'une série d'actes dont aucun n'est capital, mais qui, pris tous ensemble, constituent pour l'acteur une série de paris subsidiaires d'une telle ampleur que ce dernier se trouve dans une situation où il ne veut pas les perdre » (Becker, 2006, p. 188). À l'inverse, l'engagement dit radical ou extrême – à la gauche de l'échiquier politique – est marqué par une prise de conscience – comme les entretiens le montrent à l'envie (voir supra notamment I., W.) – future progressive (voir Guibet Lafaye, 2017 b, c). L'entrée dans ces groupes, mouvements ou organisations ne peut être pensée sur le modèle de l'intégration dans un parti politique ou un syndicat, marquée par exemple par une adhésion et une cotisation.

Ainsi la radicalité n'est pas un phénomène nécessaire, inhérent à certains groupes culturels ou contenu dans les germes de certaines idéologies, mais se présente plutôt comme le produit d'un processus « incrémental », d'une construction « pas à pas », dont nous tentons, à travers ces extraits d'entretiens, de restituer le déroulement pour en saisir l'intelligibilité. La progressivité dans le passage à l'illégalité est très bien illustrée par ces propos d'une femme de la mouvance d'AD :

« après, on a rencontré quantité... quantité d'Italiens, quand nous, on était un peu ouverts, qu'on s'était vraiment battu pour G., pour les derniers prisonniers politiques, des Corses [...], on a rencontré des Corses, des gens de l'Arc, de Guadeloupe aussi... tu vois, différents circuits... de l'action un peu illégale des différents mouvements, les Basques aussi évidemment avec qui on a fait des liens vachement forts, et donc assez naturellement, des Italiens... par tous ces réseaux-là, on a eu à héberger des Italiens qu'arrivaient clandestinement. Donc on a mis en place tout un système déjà de locations sous des faux noms, donc qui voulait dire fausses identités, de démerde pour qu'ils aient des sous, donc faux chéquiers, voilà. C'est comme ça qu'a commencé... plus l'activité souterraine. » (E.)

De même, la conjonction entre continuité d'un parcours et « événements décisifs » apparaît dans plusieurs entretiens comme dans les extraits précédemment cités de C., membre d'AD

(voir 3.1). Le rapport à la répression, mentionné comme occasion récurrente et décisive d'une prise de conscience – évoqué par ce militant des années 70-80 se souvenant de Puig Antich – trouve un écho parmi les plus jeunes activistes, comme chez cette occupante de la ZAD de NDDL, interrogée sur l'effet de la répression sur son engagement¹ :

« Putain laisse tomber !! [...] ça m'a fait monter en termes de détermination... c'est pareil quand tu es dans le vif du truc, ça te prend vraiment aux tripes et puis... Et je crois que vivre ces expériences là, ça a fait des clefs déterminantes dans... je sais pourquoi est-ce que je le fais, mais après tu le fais pas toujours de la même manière, et du coup c'est pas toujours les mêmes énergies qui t'animent, les mêmes raisons, les mêmes machin. Quand je suis restée longtemps après le Testet, je suis restée longtemps là bas, j'ai participé à beaucoup de manifs, beaucoup de rassemblements, après. Ce qui me portait à ce moment-là, c'était réellement ça là... de me prendre cette réalité-là dans la gueule, la réalité de la mort, enfin, tu vois, cette confrontation à ce truc-là, qu'effectivement ça rigole pas et que... mais que ça, les gamins des quartiers, ils y sont confrontés depuis qu'ils ont 11-12-13 ans, et que du coup on n'est pas tous égaux dans ce truc-là. Mais... ça c'est sûr que à chaque rencontre avec les keufs, c'est plutôt à chaque fois déterminant dans : "ok, je suis sûre, je sais". » (H.)

Conclusion

L'enquête menée en 2016-2017 a permis de rencontrer des individus qui, pour la plupart, affirment leur radicalité dans un contexte où les revendications d'une étiquette radicale sont rares, quand, au tournant des XIXe et XXe siècles, elles étaient nombreuses. La présente étude visait à explorer les « transformations subjectives » à l'œuvre dans les carrières en radicalité des acteurs de l'extrême gauche française (révolutionnaire et antifasciste), depuis la fin des années 1960 jusqu'à aujourd'hui, et à confirmer la validité analytique du concept d'alternation sur celui de radicalisation. L'exploitation d'un matériau empirique issu d'entretiens approfondis autorise également un regard critique sur la notion de « basculement » dans le terrorisme ou la violence. Une description plus appropriée de ce type d'engagement serait de le penser comme un engagement total plutôt que radical, extrême ou violent. En effet, dans l'essentiel des cas rencontrés, cet engagement peut être décrit comme coextensif à la vie, conçu sous la modalité du devoir moral et supporté par des convictions appelant intrinsèquement l'action. Cette détermination descriptive – *i.e.* non normative ni de tendance psychologisante – de l'engagement politique apporte de nouvelles caractéristiques, permettant d'enrichir la qualification de l'engagement radical, proposée par Doug McAdam (1986). La référence au risque passe alors au second plan sur celle du rapport analytique entre convictions politiques et injonction morale à l'action, ainsi que sur celle d'un engagement de la vie elle-même de l'acteur, se postant alors au premier plan, l'extensivité de l'engagement venant compléter l'accent porté par D. McAdam sur l'intensité de ce dernier.

Du point de vue de la compréhension et de l'interprétation des « carrières en radicalité », les deux modèles interprétatifs de la prise de conscience irréversible – trop vite nommé « basculement » – et de la continuité des « petits pas », *i.e.* des moments décisifs et de l'évolution progressive ne doivent pas être opposés mais, bien au contraire, conjoints pour

¹ Voir aussi au plan théorique Guibet Lafaye, 2017c.

comprendre la complexité de ces carrières. De même, la qualification d'« engagement par défaut » semble particulièrement mal choisie, notamment lorsqu'elle qualifie ces formes d'engagement, quand bien même la notion signifierait qu'il n'y a pas une date précise de l'entrée en radicalité. La reconnaissance de la complexité de ces trajectoires et des formes d'irréversibilité, associées à ces parcours, suggère enfin un regard critique sur les démarches politiques contemporaines de déradicalisation, fondées sur une conceptualisation simplificatrice du « basculement » dans la radicalisation.

Références

- Bidart Claire, « Crises, décisions et temporalités : autour des bifurcations biographiques », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. 120, n° 1, 2006, p. 29-57.
- « Black Bloc, au singulier ou au pluriel... mais de quoi s'agit-il donc ? + communiqués », éd. Turbulences, sept. 2000.
- Arena M.P. et B.A. Arrigo, « Social psychology, terrorism, and identity: a preliminary re-examination of theory, culture, self, and society », *Behav. Sci. Law*, 23, 2005, p. 485-506.
- Becker H.S., « Notes on the Concept of Commitment », *American Journal of Sociology*, 66, 1960, p. 32-40.
- Becker H.S., *Outsiders*, Glencoe, IL, Free Press, 1966.
- Becker Howard S., *Outsiders. Études de sociologie de la déviance* [1963], Paris, Métailié, 1985.
- Becker Howard, « Notes sur le concept d'engagement », *Tracés. Revue de Sciences humaines*, 11, 2006, mis en ligne le 28 septembre 2008. URL : <http://traces.revues.org/257> ; DOI : 10.4000/traces.257
- Benslama Fathi, *Un furieux désir de sacrifice. Le Surmusulman*, Paris, Seuil, 2015.
- Benslama Fathi, « De l'islamisme au surmusulman : quand la psychanalyse se penche sur les parcours sacrificiels », entretien, 16/5/2016, Télérama.
- Berger Peter et Thomas Luclemann, *La construction sociale de la réalité* [1966], Paris, Meridiens-Klincksieck, 1986.
- Bourdieu Pierre, « L'illusion biographique », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 62/ 63, juin 1986, p. 69-72.
- Boutih Malek, « Génération radicale », rapport du député PS de l'Essonne, juin 2015.
- Bouzar D., *Comment sortir de l'emprise « djihadiste » ?*, Les éditions de l'atelier, 2015.
- Brecht B., *The Mother* [1930], Grove, 1965.
- Bronner Gérald, *La pensée extrême. Comment des hommes ordinaires deviennent des fanatiques*, Paris, Denoël, 2016.
- Codaccioni Vanessa, « Expériences répressives et (dé)radicalisation militante », *Cultures & Conflits*, 1/2013, n° 89, p. 29-52.
- Collovald A. et B. Gaïti, « Questions sur une radicalisation politique », in A. Collovald et B. Gaïti (dir.), *La démocratie aux extrêmes*, Paris, La Dispute, 2006, p. 19-45.
- Crenshaw M., « The Causes of Terrorism », *Comparative Politics*, vol. 13, n° 4. (Jul., 1981), p. 379-399.
- Della Porta Donatella, *Social Movements, Political Violence and the State*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995.
- Dobry M., « Le politique dans ses états critiques : retour sur quelques aspects de l'hypothèse de continuité », in M. Bessin, C. Bidart et M. Grossetti (dir.), *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement*, Paris, La Découverte, 2010, p. 64-88.

Dorronsoro Gilles, « La torture discrète : capital social, radicalisation et désengagement militant dans un régime sécuritaire », *European Journal of Turkish Studies*, 8, 2008. URL : <http://ejts.revues.org/2223>.

Hughes Everett, *Men and their Work*, Glencoe, IL, Free Press, 1958.

Fillieule O., « Dynamics of Commitment in the Sector Known as “Solidarity”: Methodological Reflections Based on the Case of France », in M. Giugni et F. Passy (dir.), *Solidarity Movements*, Rowman & Littlefield Pub, New York et Oxford, 2001a, p. 51-66.

Fillieule O., « Post-scriptum : propositions pour une analyse processuelle de l’engagement individuel », *Revue française de science politique*, 51, 2001b, p. 199-215.

Goffman Erving, *Encounters*, New York, Bobbs-Merrill Company, 1961.

Guibet Lafaye C. et P. Brochard, « La radicalisation vue par la presse : fluctuation d’une représentation », *Bulletin de Méthodologie Sociologique (BMS)*, Paris, Sage, vol. 130, n°1, 2016, p. 1-24.

Guibet Lafaye C., « Interprétations politiques de la causalité terroriste », *Métabasis.it*, Frammenti 3, XI, n° 21, Univ. Insubria – Varese (Italie), mai 2016, DOI: 10.7413/18281567079. http://www.metabasis.it/articoli/21/21_Guibet%20Lafaye.pdf

Guibet Lafaye C., « La construction de l’ennemi : usages politiques contemporains de la notion de radicalisation », colloque « Terrorisme en France, en Turquie, en Italie et en Allemagne dans les années 1970 », Université de Leipzig (Allemagne) et Centre for Area Studies (CAS), 16 novembre 2016¹.

Guibet Lafaye C., « Portraits de terroristes. Décrire et juger plutôt que comprendre : l’action politique violente vue par la presse », *Communication*, 34/2, Université de Laval, Laval (Canada), 2017a.

Guibet Lafaye Caroline, « “Choc moral”, émotion, violence : la violence politique est-elle le fruit de la colère ? », *Klesis*, Centre de Recherches Interdisciplinaires en Sciences humaines et Sociales (CRISES) de Montpellier, 37 : « L’intérêt général », 2017b.

Guibet Lafaye C., « “Ce qui est intolérable, il ne faut pas le tolérer” : Sentiments d’injustice et usage de la violence illégale », Tunis, 2017c. [À paraître.]

Guibet Lafaye C., « Radicalisation : de l’adversaire à l’ennemi », *Regards sociologiques*, 2018, à paraître.

Hairgrove F. et D. MacLead, « Circles Drawing Toward High Risk Activism », *Studies in Conflict and Terrorism*, n° 31, 2008, p. 399-411.

Huët Romain, « Quand les “malheureux” deviennent des “enragés” : ethnographie de moudjahidines syriens (2012-2014) », *Cultures & Conflits*, n° 97, printemps 2015, p. 31-75.

Khosrokhavar Farhad, *Radicalisation*, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l’Homme, coll. « Interventions », 2014.

Lars Erslev Andersen, « Terrorisme et contre-radicalisation : le modèle danois », *Politique étrangère*, 2, 2015 (Été), p. 173-183.

Lemert E., *Human deviance, social problems and social control*, Englewood Cliffs (NJ), Prentice-Hall, 1967.

Martinez Luis, « Structures, environnement et basculement dans le jihadisme », *Cultures & Conflits*, 69 | 2008, p. 133-156.

McAdam D., « Recruitment to High Risk Activism. The Case of Freedom Summer », *American Journal of Sociology*, vol. 92, n° 1, 1986, p. 64-90.

1

http://cas.sozphil.uni-leipzig.de/events-news/events/calendar/2016/11/16/event/tx_cal_phpicalendar/terrorisme_en_france_en_turquie_en_italie_et_en_allemande_dans_les_annees_1970/

Negrone Catherine, « La reconversion professionnelle volontaire : d'une bifurcation professionnelle à une bifurcation biographique », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. 119, n° 2, 2005, p. 311-331.

Neumann Peter R., « Prisons and Terrorism: Radicalisation and De-radicalisation in 15 Countries », Londres, International Centre for the Study of Radicalisation and Political Violence (ICSR) Report, 2010.

Ogden Albert, *Le raisonnement psychiatrique*, Paris, Méridiens-Klincksieck, 1989.

Ogden Albert, *Sociologie de la déviance*, Paris, Armand Colin, 1995.

Pareto Vilfredo, *Traité de sociologie générale* [1917], Paris/Genève, Droz.

Rapin Ami-Jacques, « Le professionnel de la lutte armée, militant par excellence ou pernicieux déviant ? Le terrorisme d'extrême gauche en Europe, 1969-1979 », in José Gotovitch et Anne Morelli (dir.), *Militantisme et militants*, Bruxelles, EVO, 2000, p. 54-64.

Sageman Marc, *Understanding Terror Networks*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2004.

Sartre J.-P., *Esquisse d'une théorie des émotions*, Paris, Éditions Hermann, 1938.

Sartre J.-P., *L'Être et le néant*, Paris, Gallimard, 1943.

Schifres Sébastien, « La Mouissance autonome en France de 1976 à 1984 », mémoire de maîtrise d'histoire-sociologie, Université Paris X – Nanterre, 2004.

Sommier Isabelle, *La forclusion de la violence politique : ouvriers/intellectuels en France et en Italie depuis 1968*, thèse de doctorat en science politique, Paris I, 1993.

Sommier Isabelle, *La violence politique et son deuil. L'après 68 en France et en Italie*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 1998.

Sommier Isabelle, *La violence révolutionnaire*, Paris, coll. Contester, Presses de Sciences Po, 2008.

Sommier Isabelle, « Engagement radical, désengagement et déradicalisation. Continuum et lignes de fracture », *Lien social et Politiques*, n° 68, 2012, p. 15-35.

Strauss Anselm, *Mirrors and Masks : The Search for Identity*, Glencoe, IL, Free Press, 1959.

Talpin Julien, « Ces moments qui façonnent les hommes. Éléments pour une approche pragmatiste de la compétence civique », *Revue française de science politique*, vol. vol. 60, n° 1, 2010, p. 91-115.

Tarragoni Federico, « Se radicaliser au pays des radicalités : les bifurcations populaires au Venezuela de Chávez », *Lien social et Politiques*, n° 68, 2012, p. 101-117.

Taylor Max et John Horgan, « A Conceptual Framework for Addressing Psychological Process in the Development of the Terrorist », *Terrorism and political violence*, 18, 4, 2006, p. 585-601.

Victoroff Jeff, « The Mind of a Terrorist. A Review and Critique of Psychological Approaches », *Journal of Conflict Resolution*, 49, 2005, p. 3-42.

Yon K., « Modes de sociabilité et entretien de l'habitus militant. Militer en bande à l'AJS-OCI », *Politix*, 2005, n° 70, p. 137-167.